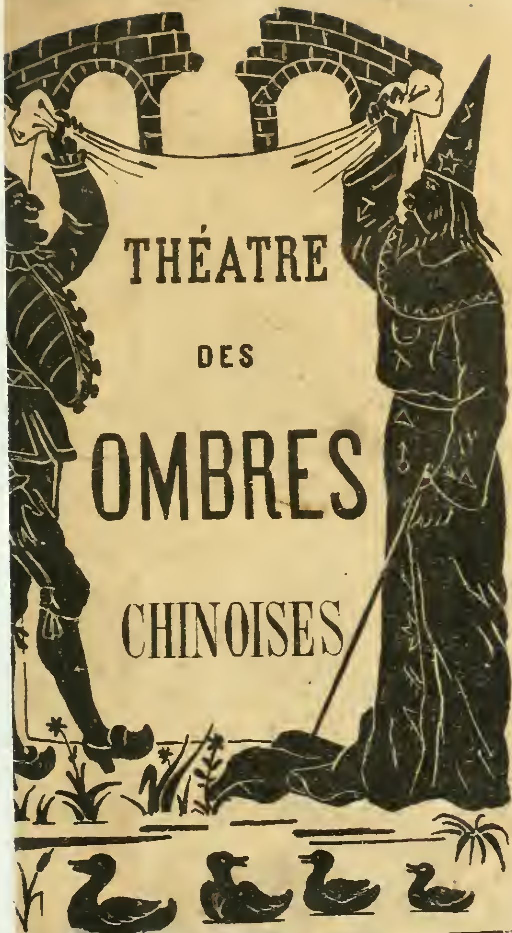

3 1761 07869416 3



Paris, LE BAILLY Édit 15 Rue de Tournon.

Vous n'aviez
C'était
Vous l'avez
C'est à moi d
Heureux, da
Sert à

L

Sur un tendr
Laissait
Et l'éco
Sans lui répo
« Tour
Lui disa
Bergère, apr
Toute n
Où vite
Où voy
Les aurai-je
Que l'un m'e
Comment
Que dois-je ?.
Voyant
S'appes
Elle s'e
Dit tout
Laissons-la d
Adieu ; repos
De ne p
Dans la méla
À ces mots il
Pouvait
S'il eût

THÉATRE

DES

OMBRES CHINOISES



LE PONT CASSÉ.

LE THÉATRE
DES
OMBRES CHINOISES

NOUVEAU

SÉRAPHIN DES ENFANTS

RECUEIL DE

JOLIES PIÈCES AMUSANTES

ET

FACILES A MONTER

ILLUSTRÉES

de gravures représentant les principales scènes

PAR

GUIGNOLLET



PARIS
LE BAILLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE DE TOURNON, 15

TABLE DES MATIÈRES.

PIÈCES.



FIN DE LA TABLE.

CLICHY. — IMPR. PAUL DUPONT, 12, RUE DU BAC-D'ASNIÈRES.



ORIGINE ET PASSÉ

DES

OMBRES CHINOISES.

Ce genre de spectacle est-il originaire de l'Empire du Milieu, ainsi que son nom semblerait l'indiquer ? c'est ce que nous ne saurions dire. Voici ce que nous avons recueilli sur son passé.

En 1780, à l'époque où le théâtre enfantin d'Audinot, théâtre qui avait pour devise : « *Sicut infantes audi nos* » attirait la foule, un auteur, nommé Séraphin, qui avait écrit plusieurs pièces fort agréables pour le spectacle de l'Opéra-Comique, établi alors à la foire Saint-Germain, et qui avait voulu introduire en Allemagne ce genre de spectacle, revint en France, quelque peu découragé !

Séraphin avait des enfants qu'il adorait ; afin d'égayer les soirées d'hiver, si longues et si tristes en Allemagne, l'idée lui était venue de construire un petit théâtre d'*Ombres chinoises*, sur lequel il jouait devant sa famille ses propres pièces et celles de Lesage, de Fuzelier, de Carmontel, etc.

L'immense succès obtenu par Audinot au boulevard du Temple suggéra à Séraphin l'idée de donner en public des représentations d'*Ombres chinoises*. Dans ce but il loua, à Versailles, une salle assez vaste. Collé improvisa un prologue d'ouverture fort galamment troussé ; Métra, le nouvelliste toujours bien informé, se chargea de la publicité, et le nouveau spectacle ouvrit ses portes !

Le succès obtenu par les « petits bonshommes noirs » dépassa toutes les espérances du nouveau directeur : le prologue fut goûté par les délicats, les petites pièces firent grand plaisir, et la joie des babies ne connut plus de bornes lorsque vint le *Pont cassé*, cette pièce qui est devenue légendaire. Les célèbres couplets : *Les canards l'ont bien passée* » furent fredonnés par le tout Paris et par le tout Versailles de l'époque.

Bientôt il fut de mode d'aller au *spectacle Séraphin*, et l'architecte Duclos édifia une salle à loges à baldaquin, beaucoup plus grande que l'ancienne.

L'abbé de l'Epée, qui venait de créer l'institution des Sourds-et-Muets; Valentin Haüy, qui méditait la fondation de l'établissement des Jeunes-Aveugles; André Chénier, Buffon, Lavoisier, patronnèrent les soirées enfantines. Séraphin construisit un théâtre portatif et donna des soirées à domicile. Il joua tour à tour chez le prince de Condé, chez mademoiselle Guimard, chez l'excentrique marquis de Brunoy et chez le fantaisiste Grimod de la Reynière. Partout les silhouettes excitèrent la curiosité et furent chaleureusement applaudies.

Nous ne suivrons pas Séraphin et son spectacle dans leurs pérégrinations; ajoutons seulement que, pendant bien des années, les *Ombres chinoises*, installées au Palais-Royal, dans la galerie de Valois, partagèrent avec les maisons de jeu et le célèbre café des Aveugles et du Sauvage, le privilége d'attirer la foule; et ce n'était pas chez Séraphin qu'on riait et qu'on s'amusait le moins.

Il y a quelque dix ans une charmante femme, madame Royer-Séraphin, avait transporté les *Ombres chinoises* sur le boulevard Montmartre, dans le local où est installé aujourd'hui le théâtre Miniature. Sa santé ne lui permit pas de continuer cette exploitation et le spectacle Séraphin fit place aux Marionnettes!

∴

Les enfants de tout âge qui, pour se distraire, établiront un théâtre d'*Ombres chinoises*, se créeront d'innombrables ressources contre l'ennui. C'est le cas de répéter après les Latins : « Le travail même est un plaisir ! » Je ne sais rien de plus amusant, rien qui occupe plus l'esprit sans le fatiguer, que le découpage des silhouettes et leur mise en mouvement. Qu'on ne s'effraye pas à l'idée d'agencer ce théâtre : ce sera chose facile, à l'aide des indications que nous allons donner.

Construction du théâtre.

Procurez-vous des châssis en bois blanc, de quatre centimètres de largeur sur un centimètre d'épaisseur et qui auront la grandeur nécessaire pour que la partie intérieure soit juste de la hauteur et de la largeur des décorations placées sur les feuilles.

Ajustez, en les clouant, ces châssis et donnez-leur la forme rectangulaire, c'est-à-dire celle d'un *carre long*, en consultant les images placées dans l'intérieur de ce livre.

Collez proprement, avec de la gomme ou de la colle de pâte, le décor sur votre cadre ajusté : ayez soin que ce décor soit tendu partout également et que l'épaisseur du châssis soit placée du côté du public, de façon *à faire saillie sur le devant.*

Collez, sur la partie extérieure du cadre, du papier noir qui masquera le bois.

Prenez un linge bien doux, imbibez-le d'huile d'olive et passez-le lentement sur la surface intérieure du décor, afin d'établir la transparence nécessaire. Le vernis à tableau, étendu avec soin avec un pinceau plat, serait préférable.

Placez vos châssis, vernis ou huilés, dans une ouverture qui aura un centimètre de moins que le châssis, et qui sera pratiquée dans un panneau de bois plus grand, lequel aura deux côtés.

Ayez soin de colorier, avec des tons *chauds* et *vifs*, les décorations; le peu de lumière les rend plus pâles que les personnages.

Les vaisseaux, les voitures, les palanquins etc., devront glisser sur une petite planchette, fixée sur le plancher du théâtre et de l'épaisseur d'un demi-centimètre.

Découpage et déchiquetage des sujets et des personnages.

Collez les feuilles de personnages et d'autres sujets sur du carton très-mince ; laissez sécher et *déchiquetez* chaque pièce avec soin, à l'aide de petits ciseaux et d'un canif; observez surtout de ne découper que les blancs du tour et les intérieurs des bras et des jambes, *en retirant tout le blanc.*

A l'aide d'un petit poinçon et d'aiguilles de différentes grosseurs, percez des trous à l'endroit des yeux, et piquez les principaux traits qu'on a laissés en blanc et qui indiquent les cheveux, les coiffures ou les plis de certaines parties du costume.

Articulation des personnages.

Coupez et percez avec une aiguille les deux parties qui doivent être assemblées; passez un fil, que vous arrêterez par un nœud, de chaque côté du sujet, sans trop serrer, de façon à laisser à la partie articulée : jambe, bras, etc., la faculté de se mouvoir.

A la partie supérieure de chaque pièce susceptible de mouvement, à la tête et à tous les membres mouvants de chaque personnage, passez un fil de laiton que vous arrêterez solidement, en le tournant deux fois sur lui-même.

Les points blancs placés sur les transformations indiquent que les sujets métamorphosés doivent

être assemblés au moyen de fils à nœuds. Quand vous voudrez opérer une transformation, vous substituerez *rapidement* la nouvelle figurine à la première, en faisant tomber par derrière et disparaître celle-ci.

Représentations.

Posez votre théâtre sur une table placée dans l'embrasure d'une porte. Il est de toute nécessité que l'appartement soit dans l'obscurité complète. Votre lumière, étant sur le théâtre, permettra au spectateur de voir parfaitement les personnages, les décors et les autres pièces articulées.

Ajoutons que, à défaut de châssis faits exprès, tout théâtre d'enfant peut être utilisé pour les Ombres chinoises, pourvu que les décors soient préparés comme nous l'avons dit plus haut.

Et maintenant, chers directeurs, à l'œuvre et au rideau !

L'Éditeur.

Le même éditeur fournira, à raison de 20 centimes la feuille rendue franco, les personnages pour théâtre d'ombres chinoises qui sont nécessaires pour les pièces contenues dans le présent ouvrage.

Il faut environ deux feuilles pour chaque pièce.



LE PONT CASSÉ.

Au premier plan un pont en réparation, à droite une auberge, à l'enseigne du *Croissant d'or*.

La scène se passe à Avignon.

(On devra appliquer après le décor de Campagne de la pièce, le pont qui doit traverser le théâtre. Les pierres qui tombent sont simulées par des morceaux de carton mobile, de plusieurs grandeurs, lesquels seront placés du côté où Pierre travaille; on les fera tomber lorsqu'il donnera des coups de pioche.)

PERSONNAGES, { PIERRE, maçon.
CROUSTIGNAC, Marseillais
NICOLLE, batelier.

SCÈNE Ire.

PIERRE, *entrant.*

Allons, remettons-nous à l'ouvrage. Je crois que ce pont ne sera jamais livré à la circulation et, cependant, les bonnes gens d'Avignon s'impatientent et demandent chaque jour quand leur pont sera réparé.

Je ne sais que répondre, car il y a beaucoup de travail; ce pont est très-grand, c'est un pont, et dame! à force de passer dessus, on a fini par l'user.

La population avignonnaise est considérable, or:

Air : *Sur le pont d'Avignon.*

Sur le pont
D'Avignon
Chacun passe (*bis*).
Sur le pont
D'Avignon
On passe en toute saison.

(*Une bande de canards sort de l'auberge ; ils s'ébattent tour à tour à droite et à gauche du spectateur, passant et repassant, puis sortent.*)

PIERRE.

Oh ! les canards ! s'amusent-ils, barbotent-ils !... En font-ils des cancans et des kan... kan. J'aime beaucoup leur société, surtout quand ils sont entourés de navets.

SCÈNE II.

PIERRE, NICOLLE.

NICOLLE.

Bonjour, maître Pierre.

PIERRE, *à part.*

Hé ! c'est l'ami Nicolle, le passeur ; celui dont le bateau remplace le pont. (*Haut.*) Bonjour, Nicolle.

NICOLLE.

Déjà à l'ouvrage !

PIERRE.

Il est l'heure.

NICOLLE.

Tu travailles trop, maître Pierre.

PIERRE, *à part.*

Farceur! Il a peur de voir le pont terminé, car le jour où on passera dessus, le bateau du passeur ne conduira plus personne d'une rive à l'autre. (*Haut.*) Soyez tranquille, ami Nicole, le pont n'est pas près de vous enlever vos pratiques.

NICOLLE.

Est-ce qu'on ne boit pas, ce matin, une petite goutte?

PIERRE.

Merci! je sors d'en prendre.

NICOLLE.

Alors ce sera pour une autre fois. Je vais guetter les clients.

PIERRE.

Moi, je monte sur le pont.

ENSEMBLE.

Air : *A ce soir, à ce soir.*
Au revoir, au revoir,
J' vais à l'ouvrage
Courage!
Au revoir, au revoir
Nous nous retrouv'rons ce soir.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

CROUSTIGNAC.

Hé donc! voilà zustement un pont qui va mé conduire à Avignon. Avant un quart d'hure zé serai en ville.

(*Il s'avance sur le pont.*)

Et qué zé n'en serai point fassé, car z'ai l'estomac complétement vide.

(*Il s'arrête subitement.*)

Bagasse! Que vois-ze?... Qu'aperçevois-ze?... Le pont est cassé. Troun de l'air! Comment vais-zé m'y prendre pour arrivère de l'autre côté?

Ah! z'aperçois un ouvrier. (*Il crie.*) Hé l'ami!

SCÈNE IV.

CROUSTIGNAC, PIERRE (*ce dernier arrive sur le pont, du côté opposé à celui où est Croustignac*).

PIERRE.

A la besogne.

(*Il commence à travailler : sa pioche détache du pont les pierres simulées par les morceaux de carton mobiles.*)

CROUSTIGNAC.

Hé là-bas! l'homme à la jaquette. Pécaïre! Ze crois qu'il est sourd.

PIERRE.

Est-ce à moi que vous en avez?

CROUSTIGNAC.

Bagasse! Vous l'êtes ou vous le faites!

PIERRE, *criant.*

Parlez fort : j'ai l'oreille dure; (*à part*) attends un peu, toi, je t'apprendrai à être poli. (*Il crie.*) Parlez plus fort.

CROUSTIGNAC, *criant.*

Té! Qu'est-il donc arrivé au pont?

PIERRE, *chantant en travaillant.*

Il est chu dans la rivière,
Tire lire lire; tire lire laire!
Il est chu dans la rivière
Tir' lon fa!

CROUSTIGNAC.

Comment, mon bon, vous dites qu'il est, quoi? chou dans la rivière; mais, alors, comment pourrais-zé la traverser?

PIERRE, *de même.*

Les canards l'ont bien passée,
Tire lire lire; tire lire lire!
Les canards l'ont bien passée
Tir' lon fa!

CROUSTIGNAC.

Bagasse! Zé lé crois qué les canards ils l'ont bien passée, mais que Bellérophon-Alcindor Croustignac, votre servitur, ici présent, n'est point un palmipède aquatique.

PIERRE, *criant.*

Vous dites que vous avez un tic.

CROUSTIGNAC, *criant.*

Ce fluve est-il bien profond?

PIERRE, *chantant en travaillant.*

Les cailloux touchent la terre,
Tire lire lire, tire lire laire!
Les cailloux touchent la terre
Fa, fa, liron fa!

CROUSTIGNAC, *avec colère.*

Il sante... il sante ! Est-ce que, par hasard, vous auriez l'impertinence de vous moquère d'un Marseillais de Marseille ?... Que zé né vous lé conseillerais pas.

PIERRE, *criant.*

Vous voulez faire un bon repas... Allez à cette auberge, dont vous voyez l'enseigne.

CROUSTIGNAC.

Hé donc! Qu'y a-t-il sur cette enseigne ? Zé vois une sorte de fromaze zaune.

PIERRE, *chantant en travaillant.*

C'est le portrait de la lune,
Tire lire lire, tire lire lire ;
C'est le portrait de la lune
Fa, fa, liron, fa!

CROUSTIGNAC.

Je vois, compère, que vous êtes très-espirituel, bagasse ! Çà, vend-on du bon vin dans cette auberze ?

PIERRE, *chantant.*

On en vend plus qu'on n'en donne,
Tire lire lire, tire lire lire !
On en vend plus qu'on n'en donne ;
Fa, fa, liron, fa !

CROUSTIGNAC.

Avec toutes ces fariboles, ze ne traverse point lé Rhône. Il doit être tard. Savez-vous quelle heure il est ?

PIERRE, *se retournant.*

Voilà le cadran solaire,
Tire lire lire ; tire lire laire !
Voilà le cadran solaire,
Tir'lon, fa.

CROUSTIGNAC, *furieux.*

Troun de l'air ! Maraud ! tu me paieras toutes tes insolences ! Jé zure dé té passer plusieurs fois l'épée de mes pères au travers du corps !!! (*Il appelle.*) Holà, batelier, passeur, batelier.

SCÈNE V.

CROUSTIGNAC *sur la rive droite ;* PIERRE *et* NICOLLE, *sur la rive gauche.*

NICOLLE *entrant à* CROUSTIGNAC.

Vous m'avez appelé, mon gentilhomme ?

CROUSTIGNAC.

Hé donc ! et zé t'appelle encore. Fais force dé rames et dé voiles, et viens mé rémorquer dé suite.

NICOLLE.

Je vous prévenons que c'est cinq livres.

CROUSTIGNAC.

Cinqué libres ! Bagasse ! Vous vous fissez de moi. Enfin, n'importe ! Zé suis pressé. Si cinqué libres né suffisent point, zé t'en donnerai dix, vingt, cent, millé, Troun de l'air !

NICOLLE, *détachant son bateau et traversant le Rhône.*

Ma fortune est faite !

CROUSTIGNAC, *à part en montant dans le bateau.*

Zé vais donc me venzer de cé misérablé gachur de plâtre !

PIERRE, *à part.*

Il va passer près de moi, nous allons rire : je vais l'arroser à sec.

(*Le bateau arrive près de* PIERRE : *celui-ci détache avec sa pioche du plâtre et des pierres, qui tombent sur* CROUSTIGNAC — PIERRE *rit lourdement.*)

CROUSTIGNAC.

Hé donc ! arrêtez, arrêtez ! ah ! misérable, tu veux m'assomère, tiens!..

(*Il le pousse dans le Rhône.*)

PIERRE, *dans l'eau.*

Au secours ! à l'aide ! je me noie ! comment passerai-je la rivière ?

CROUSTIGNAC, *chantant.*

Les canards l'ont bien passée,
Tire lire, lire ; tire lire laire !
Les canards l'ont bien passée,
Tir' lon fa !

NICOLLE.

Grâce pour lui, mon millionnaire ! C'est un pauvr' père de famille, sans enfants !

CROUSTIGNAC.

Allons, zé lui pardonne ! z'espère qu'il sera désormais plus saze.

PIERRE *monte dans le bateau, qui continue sa route.*

(*La toile tombe.*)



LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.



LA TENTATION DE S^T ANTOINE.

La scène représente l'ermitage de l'illustre anachorète égyptien, dont la légende chrétienne a popularisé le souvenir et que l'histoire de la vie ascétique a surnommé LE GRAND.

Au fond, une forêt.

SCÈNE Ire.

Au lever du rideau le théâtre est vide et dans l'obscurité. Des éclairs sillonnent la nue. On entend au loin un chœur de démons.

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Fiers démons, accourons tous :
Nous détruirons l'ermitage,
Car Lucifer est jaloux
D'Antoine, le saint, le sage !
Que la foudre gronde, et que les éclairs
Montrent à ses yeux les fils des enfers !
Que nos chants doublent le tapage :
Digne saint Antoine, ouvrez sans façons :
Ouvrez aux démons,
Ouvrez ou, sinon,
Gare à saint Antoine, à son compagnon !

(Un éclair est suivi du sourd grondement de la foudre. SAINT ANTOINE *paraît sur la porte de l'ermitage.)*

SAINT ANTOINE.

Air *connu.*

Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ?
Quel bruit, quel trouble, quel horrible fracas !

(*Un éclair, puis un coup de tonnerre très-fort;* SAINT ANTOINE *reculant jusqu'à son ermitage et continuant à chanter :*)

Quoi! devant moi, je vois la foudre,
Elle tombe par éclat.

(*Regardant dans son ermitage.*)

Tout est en poudre (*bis*) sur mon grabat.
Grand Dieu ! du haut des cieux,
Vois ma disgrâce,
Fais, par ta grâce,
Que je chasse l'enfer de ces lieux.

(*Il se promène en bénissant les environs de son ermitage, puis rentre et ferme l'entrée.*)

SCÈNE II.

Au bruit de l'orage succède une musique mélodieuse qui annonce l'arrivée de Luciole.

LUCIOLE.

Me voici devant l'ermitage du grand anachorète dont les vertus, les austérités bravent, assure-t-on, les tentations les plus puissantes.

Lucifer, irrité de ce défi porté à son pouvoir, m'a envoyée sur la terre, moi LUCIOLE, la fille chérie de Satan. pour dérouler aux regards de SAINT ANTOINE les séductions magiques auxquelles les hommes les plus forts, les plus sages, ne sauraient résister !

Il y va de ma gloire, de ma réputation, de mon bonheur même, car LUCIFER a juré sur sa barbe d'or et sur son trident d'airain que, si je réussis à faire succomber le caractère austère du vieil ermite, je passerai sur la terre dix siècles entiers... Dix siècles ! c'est-à-dire, mille années de fêtes, de plaisirs, de voluptés !

Mais, si je succombe dans ma tentative, je me suis engagée à redescendre, à l'instant même, dans le sé-

jour infernal où Satan, l'orgueilleux déchu, tient ses assises éternelles !

Ne perdons pas un instant : prenons le costume et les traits d'un pauvre mendiant.

(*Coup de tam-tam. — Luciole disparaît et reparaît aussitôt sous le costume d'un mendiant.*)

Maintenant, frappons à la porte du saint.

La voix de SAINT ANTOINE.

Qui est-là ? Qui frappe à la porte de cette humble retraite ?

LUCIOLE.

Un malheureux, un mendiant.

SCÈNE III.

LUCIOLE, SAINT ANTOINE.

SAINT ANTOINE.

Ma porte est toujours ouverte à ceux qui souffrent. Si vous avez faim, voici mon repas : des légumes cuits sous la cendre ; l'eau fraîche de cette cruche apaisera votre soif.

LUCIOLE.

De l'eau!.. des légumes!.. voilà des aliments bien grossiers !

SAINT ANTOINE.

On n'en connaît pas d'autres dans cette Thébaïde. L'appétit et l'exercice les assaisonnent.

LUCIOLE.

Les rois de la terre mangent des mets exquis, servis dans des plats d'argent, et boivent des vins parfumés, qui pétillent dans leurs coupes d'or.

SAINT ANTOINE.

Que m'importe ! je dédaigne ce luxe superflu ; je l'abandonne de grand cœur aux puissants.

LUCIOLE.

Antoine vaut mieux que tous les rois de la terre ; il est digne de commander aux troupeaux humains, de régner sur les plus vastes empires.

SAINT ANTOINE.

Je m'essaie chaque jour à faire un peu de bien : je cherche les plantes qui guérissent les malades, j'offre un asile au voyageur perdu ; je porte des consolations aux affligés : mon ambition ne va pas au delà.

LUCIOLE.

Suis-moi, et l'univers sera ton domaine, les peuples courberont le front devant toi !

SAINT ANTOINE.

Je préfère à toutes ces grandeurs ma vie humble et cachée, consacrée à la prière et au travail. Mais qui donc es-tu, toi qui viens ici pour me tenter ? Je le devine. Retire-toi, vieillard, tu es l'envoyé de Satan. Retire-toi !

(Il repousse Luciole et rentre dans l'ermitage.)

SCÈNE IV.

LUCIOLE.

Il m'a résisté : essayons de moyens plus puissants. Je veux reprendre mon costume et mes traits.

(Coup de tam-tam. Le mendiant disparaît.—Luciole reparaît sous son premier costume.)

A l'œuvre !.. à l'œuvre !

(Elle frappe à la porte de l'ermitage.

La voix de SAINT ANTOINE.

Qui êtes-vous ?

LUCIOLE.

Une pauvre orpheline, qui vient vous implorer !

SCÈNE V.

LUCIOLE, SAINT ANTOINE.

SAINT ANTOINE, *sur le seuil.*

Que puis-je faire pour vous ?

LUCIOLE.

Me suivre.

SAINT ANTOINE.

Vous suivre ! Que dites-vous !

LUCIOLE.

Je suis seule, triste, abandonnée ! J'ai besoin de consolations !

SAINT ANTOINE.

Bien ! je prierai pour vous.

LUCIOLE.

Suivez-moi ; vous serez mon guide, mon appui, mon ami de tous les jours et de toutes les heures !

SAINT ANTOINE.

Je me dois à tous les malheureux : je ne m'appartiens pas.

LUCIOLE.

L'ennui et la lassitude doivent t'accompagner sans cesse.

SAINT ANTOINE.

Celui qui travaille ne s'ennuie jamais.

LUCIOLE.

Viens avec moi : en échange de cet ermitage, je te donnerai un palais. Ta vie s'écoulera dans des fêtes délicieuses, dans les festins somptueux. Les parfums de l'Orient t'enivreront ; mes esclaves chanteront sans cesse, en s'accompagnant sur la harpe aux cordes d'or.

SAINT ANTOINE.

Pour prix de cette existence tumultueuse, insensée, que me demandez-vous ?

LUCIOLE.

Rien !

SAINT ANTOINE.

Rien !.. Vous ne me demandez que mon âme, n'est-ce pas ? Oh ! je t'ai démasqué ! Retire-toi, envoyé de l'Enfer. Antoine saura résister à toutes les tentations.

LUCIOLE.

Tu me repousses... Eh bien, je te frapperai cruellement. Je briserai ton corps et le couvrirai d'infirmités ; tu finiras tes jours dans des souffrances épouvantables !

SAINT ANTOINE.

Dieu me donnera la force de les supporter : que sa volonté soit faite !

LUCIOLE.

Malédiction ! Je suis vaincue ! à moi les flammes de l'Enfer.
(*Coup de tam-tam — Elle s'engloutit dans la terre.*)

SCÈNE VI.

SAINT ANTOINE.

Quel horrible spectacle ! suis-je enfin délivré de ces séductions maudites ?

SCÈNE VII.

Deux groupes de diables arrivent par la droite et par la gauche, ils entourent le saint et commencent à chanter et à danser.

CHŒUR DES DÉMONS.

Tirons-le par son cordon,
Faisons-le danser en rond;
Tirons-le par son cordon,
Faisons danser le patron.

SAINT ANTOINE, *se débattant.*

Messieurs les démons,
Laissez-moi donc, laissez-moi donc,
Laissez-moi donc, laissez-moi donc.

LES DÉMONS.

Non, tu danseras, tu sauteras,
Tu danseras, tu sauteras, tu chanteras
Tirons-le par son cordon,
Faisons-le danser en rond;
Tirons-le par son cordon,
Faisons danser le patron.

(L'on répète le chœur deux fois, ensuite les démons entraînent saint Antoine.)

SCÈNE VIII.

Plusieurs groupes de diables reviennent en chantant.

CHŒUR.

Nous allons casser la maison
Du bienheureux Antoine,
Nous la mettrons en charbon,
En dépit de ce moine.
A la faridondon, la faridondaine, la faridondon;
Nous en f'rons part à nos amis, biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

(Après avoir chanté, les démons démolissent la maison ; on a le soin de démonter les pièces recouvrant la charpente de l'ermitage; les démons disparaissent avec les débris et reviennent en chantant.)

CHŒUR.

Nous allons prendre le cochon
Du bienheureux Antoine,
Nous ferons des saucissons,
En dépit de ce moine.
A la faridondon, la faridondaine, la faridondon ;
Nous en f'rons part à nos amis, biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

(Ils entrent dans la maison, font sortir le cochon et l'emmènent avec eux. Les diables font entendre des rugissements et le cochon crie de toutes ses forces, après quoi ils disparaissent.)

SCÈNE IX.

SAINT ANTOINE, *il chante.*

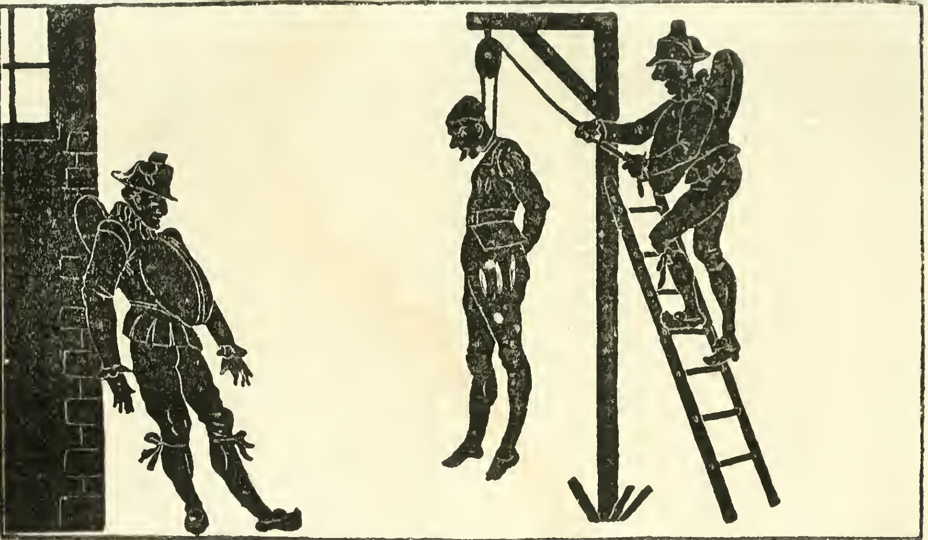
Grand Dieu ! du haut des cieux,
Vois ma disgrâce;
Fais, par ta grâce,
Que je chasse l'enfer de ces lieux.

SCÈNE X.

UN ANGE *descend du ciel sur un nuage.*

Antoine, Dieu, du haut de son trône céleste, admire ta vertu, honore ton courage dans les tentations; rentre dans ton ermitage, bientôt tu recevras la récompense que le Seigneur accorde à ses élus !
(Le cochon reparaît, ils rentrent)

(La toile tombe.)



LE RÊVE DE POLICHINELLE.



LE RÊVE DE POLICHINELLE.

FARCE ITALIENNE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un paysage d'Italie, maison à droite de la scène.

PERSONNAGES.
- POLICHINELLE.
- ARLEQUIN, fils de Pantalon, son neveu.
- COLOMBINE, fille de Cassandre, nièce de Polichinelle.
- Le docteur PURGANTINI.
- SERINGUINOS, apothicaire.
- Mme TRUFALDIN, voisine de Polichinelle.

La mère Trufaldin, le Commissaire, soldats, le bourreau, le diable, un chat.

SCÈNE Ire.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Colombine, ma petite Colombine.

COLOMBINE.

Arlequin, mon petit Arlequin.

ARLEQUIN.

Ma bonne cousine.

COLOMBINE.

Mon cher cousin.

ARLEQUIN.

Toi qui as les clés du coffre-fort de notre oncle Polichinelle, laisse-toi attendrir : confisque, à mon profit, deux ou trois cents sequins.

COLOMBINE.

Impossible ! ce serait un vol, un abus de confiance, et Colombine est une honnête personne.

ARLEQUIN.

Sangodémi ! mais nous sommes les héritiers de ce digne oncle : je ne te demande qu'une avance sur sa succession.

COLOMBINE.

Demande-la-lui à lui-même, le voici. Je cours au marché.

(Colombine sort.)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, puis POLICHINELLE.

ARLEQUIN, *à part.*

Sangodémi! c'est fait de moi! mon oncle Polichinelle est le plus avare des bourgeois de la ville de Naples et de la péninsule italienne; je ne lui arracherai pas un maigre carlin !

POLICHINELLE, *en robe de chambre.*

Air connu :

Silence ! silence !
Polichinel s'avance.

Silence! silence!
Mon dos
Devient trop gros!

ARLEQUIN, *saluant*

Bonjour, mon oncle.

POLICHINELLE.

Servitur, signor Arlequin.

ARLEQUIN.

Comment se porte votre santé, mon digne oncle?

POLICHINELLE.

Mal, mon ser nevu. Mon dos enfle touzours. Mes bosses enflent et grossissent à vue d'œil.

ARLEQUIN.

Il faut vous soigner.

POLICHINELLE.

Ze n'ai pas d'arzent, et les médecins et les apothicaires sont hors de prix ; sans compter que leurs drogues et médicaments coûtent les yeux de la tête!

ARLEQUIN.

Mon bon oncle, j'étais venu pour vous prier de me prêter quelques sequins.

POLICHINELLE.

Ouais! Parle plus haut : z'ai l'oreille dure.

ARLEQUIN, *criant.*

La vie est chère à Naples.

POLICHINELLE.

Tarata!... Pas si fort : zé ne suis pas sourd!

ARLEQUIN.

Et, vous le savez, Arlequin, le pauvre Arlequin n'est pas riche!

POLICHINELLE.

Mon ser ami, quand on n'est pas risse, on ne porte pas, comme vous le faites, un habit collant, composé de losanges pailletés, de couleurs diverses. Faites comme moi : mettez de gros sabots, soyez sobre et modeste.

ARLEQUIN.

Mon oncle, j'ai des dettes.

POLICHINELLE.

Payez les.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas d'argent.

POLICHINELLE.

Battez vos créanciers ; ce moyen m'a touzours réussi.

ARLEQUIN.

Mais le commissaire ?...

POLICHINELLE.

Rossez le commissaire.

ARLEQUIN.

Les archers ?...

POLICHINELLE.

Bâtonnez les archers.

ARLEQUIN.

Oncle Polichinelle, si vous ne me donnez pas trois cents sequins, je me jetterai la tête la première, dans le Vésuve !

POLICHINELLE.

Que zé ne te retienne pas.

ARLEQUIN.

Seulement deux cents sequins.

POLICHINELLE.

Bonsoir.

ARLEQUIN.

Seulement cinquante.

POLICHINELLE.

Servitur !

ARLEQUIN.

Adieu mon oncle ! Dans une heure vous n'aurez plus de nebeu !

ENSEMBLE.

Air : *Monsieur Malbrough est mort !*

Arlequin sera mort,
Miroton, miroton, mirontaine,
Arlequin sera mort :
Echaudé, vésuvé !
Fricassé, rissolé !
Oui, mort et enterré !
(*Arlequin sort.*)

SCÈNE III.

POLICHINELLE.

Avez-vous jamais vu un pareil drôle ? Z'ai des sequins, z'en ai même beaucoup, mais ze les garde. Z'aime à les compter, à les tousser, à les peser et soupeser !... C'est si beau l'or ! ses reflets zaunes me résouissent lé cœur. Eh, he ! un sequin mignon vaut douze francs d'argent de France.

SCÈNE IV.

POLICHINELLE, LE DOCTEUR PURGANTINI, *suivi de* SERINGUINOS.

LE DOCTEUR.

Illustrissime seigneur Pulcinello, je suis le doctissime docteur Purgantini; j'amène avec moi l'incomparabilissime apothicaire Seringuinos.

SERINGUINOS, *saluant*

Pour vous servir.

LE DOCTEUR.

Pour vous purger, soigner, droguer, ausculter, médicamenter...

SERINGUINOS.

Et seringuer.

POLICHINELLE.

Ouais ! mais qui vous a appelés céans ?

SERINGUINOS.

Un jeune homme de bonne mine : il signor Arlequin.

POLICHINELLE.

Le misérable ! Illustres seigneurs, rentrez chez vous : zé n'ai pas besoin de vos soins.

LE DOCTEUR.

Par exemple ! Nous ne sortirons pas avant de vous avoir purgé, soigné, drogué, ausculté, médicamenté...

SERINGUINOS.

Et seringué.

POLICHINELLE.

Encore une fois, zé me porte comme la tour de Pise, et vous prie de me laisser dormir.

LE DOCTEUR.

Soit ! Mais quand vous aurez besoin d'être purgé, soigné, drogué, ausculté, médicamenté...

SERINGUINOS.

Et seringué...

LE DOCTEUR.

Vous pourrez vous adresser à d'autres qu'à nous.

POLICHINELLE.

Porrrtez-vous bien !

(*Le Docteur et Seringuinos sortent.*)

SCÈNE V.

POLICHINELLE.

Enfin les voilà partis. Zé tombe de sommeil, zé dors debout; bonsoir ! (*Il ronfle. On entend un chat miauler.*)

LE CHAT, *en dehors.*

Miaou !.. Miaou !.. Rrrron mia !

POLICHINELLE, *sautant.*

Qu'est-ce que j'entends là ?.. C'est le chat de la mère Trufaldin.

LE CHAT.

Miaou !.. Miaou !

POLICHINELLE.

Attends un peu, mangeur de souris; je vais t'apprendre à m'empêcher de faire mon somme. Le temps de passer mon pourpoint et je suis à toi.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

COLOMBINE, *entrant.*

Mon oncle, je reviens du marché : j'ai acheté des figues, du raisin, du fromage... tiens, il n'est pas là ! Je suis curieuse de savoir si mon cousin Arlequin a obtenu ce qu'il désirait.

(*Elle sort, puis Polichinelle paraît, un chat à la main.*)

SCÈNE VII.

POLICHINELLE, *seul.*

Ah ! vilain matou, cette fois je te tiens : j'aime beaucoup le lapin, mais il coûte cher... tu m'en tiendras lieu ce soir !

(*Il sort ; on entend miauler le chat; puis Polichinelle revient en robe de chambre.*)

Le gaillard m'a griffé le nez et les mains, mais je l'ai enfermé dans la cuisine.

Air : *C'est la mèr' Michel.*

La mèr' Trufaldin va pleurer son chat :
Ce lapin n'a pas coûté cher d'achat,
Avec un peu de lard, avec beaucoup d'oignons,
Des épices, du sel, nous le fricasserons.

Recommençons notre petit somme : ze n'ai pas dézeuné, mais ça facilitera la digestion.

(*Il s'appuie contre un des portants du théâtre et dort. — On l'entend ronfler, puis parler en rêvant.*)

Mes sequins, mes sers sequins... que z'ai volés... si on me les volait, à mon tour !

Qui vient là ?.. La mère Trufaldin... Elle me montre le poing !

(*La mère Trufaldin paraît, le menace du poing et sort. — Polichinelle, rêvant.*)

Elle dit qu'elle va sersser le commissaire...
Hé! zustement le voici, ce digne mazistrat.

(*Le commissaire paraît.*)

M. le commissaire... Que dit-il? que ze vais être pendou !...

(*Le commissaire sort.*)

Voici le guet... mais c'en est un à pens !.. m'arrêter, moi Pulcinello !

(*Deux soldats paraissent.*)

Laissez-moi, messieurs les archers. Ze ne sersse de dispoute à personne... Alllons bon ! maintenant c'est le bourreau qui me conduit à la potence.

On me dit que, si ze me repens, ze ne serai point pendu. Ze me repens... c'est-à-dire ze ne me repens point, car ze ne me suis zamais pendu ! Eh, eh ! c'est un zeu de mots !...

Comment, on va m'accrocher par le cou à cette poulie... puis ze ferai couic! Moussu le bourreau, ayez l'oblizeance de me montrer comment ze dois faire... Bon ! bon ! ze comprends.

Ah ! tu voulais pendre ce bon, cet excellent Pulcinello, attrape ! c'est Pulcinello qui te pend. Bonsouir la compagnie !

(*On voit Polichinelle pendant le bourreau.*)

Ah ! qu'il est laid ! comme il tire la langue, c'est sans doute pour se moquer de moi... Ze suis vexé, ze monte à l'échelle.

(*Le groupe disparaît.*)

Qu'aperçois-ze là-bas ? C'est Lucifer en personne.

LUCIFER *paraît.*

Lui-même, pour te servir !

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Oui, je suis le diable noir,
Et je sors de dessous terre.
Je viens te chercher, ce soir,
Te mettre dans ma chaudière.
Depuis longtemps je te guettais,
Je t'attendais, te mijotais;
Je ne t'en ferai nul mystère,
Non : pendant mille ans, mon charmant ami,
Tu seras bouilli,
Tu seras rôti,
Pour faire un salmis... un salmigondi.

POLICHINELLE.

Salmigondi, toi-même, impertinent!

LE DIABLE.

Allons, en route!

POLICHINELLE.

Mauvaise troupe.

LE DIABLE.

Es-tu prêt?

POLICHINELLE.

Et toi?

LE DIABLE.

Je le suis.

POLICHINELLE.

En ce cas, si tu es pressé, cours devant!

LE DIABLE.

Une fois, deux fois, veux-tu me suivre?

POLICHINELLE.

Va te promener!

LE DIABLE.

En ce cas, bataille!

POLICHINELLE.

Bataille!

(*Polichinelle se bat avec le diable.*)

LE DIABLE, *lui portant un coup.*

Tiens!

POLICHINELLE, *de même.*

Tiens!

LE DIABLE, *de même.*

Tiens!

POLICHINELLE, *de même.*

Tiens! Tiens! Tiens! Que le diable m'emporte si je ne t'assomme d'importance!

LE DIABLE.

Le Diable... mais c'est moi, illustre Pulcinello; quant à t'emporter, ça ne tardera guère.

POLICHINELLE.

Et pourquoi?

LE DIABLE.

Parce que tu t'es enrichi à force de larcins, et, parce qu'étant devenu riche, au lieu de faire du bien, tu as entassé ton or.

POLICHINELLE.

Sacun prend son plaisir où il le trouve.

LE DIABLE.

Tu pouvais, du moins, venir en aide à ton neveu Arlequin.

POLICHINELLE.

Un prodigue.

LE DIABLE.

Soit! Mais *c'était* le fils de Pantalon, ton propre frère.

POLICHINELLE.

Comment! *c'était;* vous voulez dire c'est.

LE DIABLE.

Je dis : « c'était », parce que le pauvre garçon, désespéré par tes refus, s'est jeté dans le Vésuve.

POLICHINELLE.

Arlequin!.. Hum!.. J'en ai le pleur à l'œil!

LE DIABLE.

Ce n'est pas tout : tu as égorgé le pauvre chat de la mère Trufaldin!

POLICHINELLE.

Il me réveillait toujours.

LE DIABLE.

Tu as pendu le bourreau.

POLICHINELLE.

Il voulait me pendre.

LE DIABLE.

Tu as... (ce qui est plus épouvantable encore) battu tes créanciers, rossé le commissaire : monsieur le commissaire!.. et bâtonné les archers.

POLICHINELLE.

Histoire de me distraire, la vie est si monotone!

LE DIABLE.

Enfin, ce qui est le plus grave, tu m'as insulté défié et frappé, moi Lucifer!!!

POLICHINELLE.

Si je t'ai frappé, tu me l'as bien rendu ; donc, nous sommes quittes.

LE DIABLE.

Tu crois ?

POLICHINELLE.

Sans doute.

LE DIABLE.

La preuve que je ne suis pas de ton avis, c'est que je vais t'emporter chez moi.

POLICHINELLE.

Toi ! je grille de le voir.

LE DIABLE.

Tu grilleras bien mieux tout à l'heure. Tiens.

POLICHINELLE.

Au secours ! à moi, Arlequin, Colombine !
(*Le diable disparaît, emportant Polichinelle.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, COLOMBINE. *Ils entrent vivement de deux côtés différents.*

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il ?

COLOMBINE.

D'où viennent ces cris ?

ARLEQUIN.

C'est la voix de notre oncle.

COLOMBINE.

En effet, j'avais cru reconnaître sa voix.

ARLEQUIN.

Notre pauvre oncle! Que peut-il lui être arrivé?

COLOMBINE.

Cela m'inquiète autant que toi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, POLICHINELLE.

POLICHINELLE, *en robe de chambre.*

Ouf! c'était un rêve, un vilain rêve, un cauchemar!

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous, mon oncle?

COLOMBINE.

Seriez-vous indisposé?

POLICHINELLE.

Rien, rien, ze n'ai rien. Arlequin ici: tu n'es donc pas mort?

ARLEQUIN.

Non, mon oncle, mais cela ne tardera guère.

POLICHINELLE.

Attends. Approsse; Colombine, approsse aussi.
(*Arlequin et Colombine s'approchent de Polichinelle.*)
Mon ser neveu et ma sère nièce, afin de vous témoigner mon affection et ayant remarqué depuis 'ongtemps que vous vous aimez, ze désire que vous leveniez époux.

ARLEQUIN.

Moi, l'époux de Colombine!

COLOMBINE.

Moi, la femme d'Arlequin!

POLICHINELLE.

Sans doute : est-ce que cela vous déplaît?

ARLEQUIN.

Au contraire.

COLOMBINE.

Au contraire; mais je n'ai pas de dot, mon oncle.

POLICHINELLE.

Ze me sarge de la dot : ze te donne deux mille sequins.

ARLEQUIN ET COLOMBINE.

Une fortune.

POLICHINELLE.

Et ze paierai les frais de la noce.

ARLEQUIN ET COLOMBINE.

Vive notre bon oncle Polichinelle!

POLICHINELLE.

Colombine, va dans la cuisine, délivrer le pauvre chat de la mère Trufaldin : ze veux que tout le monde soit heureux auzourd'hui. Ce maudit rêve m'a transformé.

COLOMBINE.

J'y vais à l'instant, mon oncle.

ENSEMBLE.

Air : *A boire! à boire! à boire!*

Quelle bonne nouvelle !
Vive Polichinelle!
Polichinelle est transformé,
Généreux, clément, bien-aimé!

(*La toile tombe.*)

LE GARÇON DE FERME

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme, maison à droite, fontaine à gauche.

PERSONNAGES.
- MATHURIN, jeune paysan.
- MACLOU, garçon de ferme, au service de Claudine.
- CLAUDINE, jeune fermière.

SCÈNE I.

MACLOU.

Me v'là l'vais, mé. Jarnigoi! J'avons déjà faim! Si c'est point désolant d'avoir une estomac comme la mienne! Heureusement mame Claudine, la fermière, fait la soupe dès l' patron-minette: ça fait que j' commençons la journée par avalai trois ou quatre assiettais d' bonne soupe aux pommes de terre et au lard, et ça me soutenont un tantinet, jusqu'au déjeunai.



SCÈNE II.

MACLOU, CLAUDINE.

CLAUDINE, *appelant dans la coulisse.*

Maclou, Maclou!

MACLOU.

Mame Claudine?

CLAUDINE.

Où donc qu' t'es?

MACLOU.

J' sons ici.

CLAUDINE.

Où qu' c'est, ici?

MACLOU.

C'est là, où qu' je sons.

CLAUDINE.

Et quèqu' tu fais?

MACLOU.

J' fesons rin.

CLAUDINE, *entrant.*

Ah! je te cherchions partout.

MACLOU.

J' n'y vons jamais. (*Il rit lourdement.*) Ho! ho! ho!

CLAUDINE.

Voyons, paresseux, à la besogne. Tu sais que nous avons beaucoup d'occupations à la ferme. Il faut faire voir que tu as de bons bras dans tes manches.

MACLOU.

Pour que les bras fassent leux travail, faut que l'estomac soyont satisfait.

CLAUDINE.

Je te comprends. Va manger une assiettée de soupe: une bonne.

MACLOU.

Une! c'est point assez.

CLAUDINE.

Manges-en deux.

MACLOU.

Deux... c'est point beaucoup.

CLAUDINE.

Manges-en trois, quatre, mais dépêche-toi.

MACLOU.

Je courons, la bourgeoise : quand on bat l' roulement de la soupe, je sens le premier à l'appel... je veux dire : à la cuillère. (*Il rit.*) Ho! ho! ho!

ENSEMBLE.

AIR : *La soupe aux choux se fait dans la marmite.*

La soupe aux choux
Se fait dans la marmite ;
Allons de suite
Manger la soupe aux choux.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

MATHURIN. *Il entre en appelant.*

Mame Claudine, êtes-vous là?.. Maclou?.. Personne! Voilà une ferme bien gardée!

Une belle ferme, da! Tout respire l'ordre, le travail, la propreté ici. Ah! c'est que la fermière est courageuse et qu'elle veille à tout. C'est une femme comme celle-là qu'il me faudrait; mais elle est riche, tandis que je n'ai que quelques ares de terre et une maisonnette. Je ne lui dirons jamais ce que je pensons d'elle, car Claudine croirait que la cupidité me guide, tandis que c'est l'estime et l'amitié!

SCÈNE IV.

MATHURIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Eh! bonjour, maître Mathurin.

MATHURIN.

Hein! vous étiais là, dame Claudine!

CLAUDINE.

J'arrive à l'instant.

MATHURIN.

Alors, vous n'avez rien entendu?

CLAUDINE.

Non. Pourquoi donc?

MATHURIN.

Pour rien... pour rien.

CLAUDINE.

Qu'est-ce qui vous amène de si bonne heure à la ferme?

MATHURIN.

Voisine, j'irai aujourd'hui labourer mon champ je viens vous demander s'il vous est agréable que je labourions aussi le vôtre?

CLAUDINE.

Vous êtes bien bon, Mathurin, mais je n' voudrions pas vous donner cette peine.

MATHURIN.

Allons donc! Ça ne sera pas une peine. D'ailleurs, on doit s'entr'aider.

CLAUDINE.

Eh bien! j'y consens, mais... à une condition.

MATHURIN.

Conditionnez, mame Claudine.

CLAUDINE.

C'est que j' vous enverrons un beau fromage et trois douzaines d'œufs frais.

MATHURIN.

Pas moyen d' vous refuser. D'ailleurs, vos fromages et vos œufs sont les meilleurs de tout le canton.

CLAUDINE.

C'est que j'ons de bonnes vaches laitières et de bonnes poules pondeuses. Ici, ma brune, ici.

(*Une belle vache paraît.*)

MATHURIN.

Elle est superbe! On voit que vous la nourrissez bien.

CLAUDINE.

Pardine! de l'herbe et des fourrages verts et, pour parfumer son lait, quelques plantes à l'odeur agréable : du thym, du serpolet, de la lavande.

MATHURIN.

Ajoutez que vous tenez l'étable très-propre et que la litière est bien fournie et renouvelée à temps.

CLAUDINE.

Faut avoir soin des animaux : c'est un devoir ! Puis, plus ils sont entretenus convenablement, plus le fermier y trouve son compte. Va à l'étable, ma belle.

(*La vache sort.*[1]

MATHURIN.

Ah! voici vos bêtes à laine, celles que les savants de la ville nomment des *bêtes ovines*. Le bélier, qui marche en tête.

(*Un bélier passe.*)

CLAUDINE.

C'est un mérinos, originaire d'Espagne. Admirez la longueur et la finesse de sa laine : sa toison pèse plus d'un tiers en sus de celle des moutons communs.

MATHURIN.

Voici une gentille brebis.

(*On voit passer une brebis qui bêle:*)

Bée!.. Béel.. Béel..

CLAUDINE.

Ah! maître Rustaud, mon chien fidèle, va les surveiller. Guette, Rustaud, guette!

(*Un gros chien passe en courant et en aboyant:*)

Woup! Woup! Woup!

MATHURIN.

Je vous fesons mes compliments, voisine : votre ferme est une ferme-modèle.

CLAUDINE.

Merci, Mathurin.

MATHURIN.

Je vais mettre le collier à mon cheval.

CLAUDINE.

Moi, je vais ôter mon chapeau, afin d'être plus à l'aise pour donner à déjeuner à ma basse-cour.

MATHURIN.

Sans adieu, voisine.

CLAUDINE.

Au revoir, Mathurin.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

MACLOU.

Ah! ça va mieux. J'avons mangeai quatre assiettais de soupe, et quelle soupe! la cuillère tenait tout debout dedans.

Maintenant, je ferions ben mein petit somme, afin de facilitai la digestion, mais mame Claudine avent l'œil partout. Ah! quand j' serons riche, je ferons sept repas par jour et j' dormirons entre mes repas.

AIR : *Mari', tremp' ton pain!*

J' f'rons trois déjeuners,
Je f'rons trois diners:
Quell' bombance,
Quelle chance!
J' f'rons trois déjeuners,
Je f'rons trois diners
Et j'aurons douze cuisiniers!

(*La voix de Claudine dans la coulisse:*)

Maclou, n'oublie pas de fendre la grande pièce de bois qui est dans la cour.

MACLOU.

Oui, la bourgeoise.

(*A part.*)

Ah ben! ah ben! v'là qui va être fatigant et pénible! oh! j'apercevons Mathurin; j'allons le priai de fendre ce bois à ma place. (*Il crie.*) Mathurin.

MATHURIN.

Qu'y a-t-il pour ton service?

MACLOU.

V'nez par ici, mon homme.

MATHURIN, *dans la coulisse.*

J'arrive, j'arrive.

MACLOU.

C'est à seule fin d' vous priai de me fendre cette pièce de bois qu' vous voyez dans c' coin là bas.

MATHURIN, *dans la coulisse.*

Volontiers, mais pourquoi ne la fends-tu pas?

MACLOU.

J' sons trop petit et le bois est trop gros!

MATHURIN, *entrant.*

Ajoute que tu es paresseux et maladroit.

SCÈNE VI.

MACLOU, MATHURIN.

MATHURIN.

Tiens, voici comment on s'y prend. (*Il fend le bois.*) Hein! Hein! Ça y est.

MACLOU.

Jarnigoi! Déjà!

MATHURIN.

Sans doute.

MACLOU.

En vous remerciant. Ah!.. ne dites point à mame Claudine que c'est vous, pas vrai?

MATHURIN.

Sois tranquille.

MACLOU.

A la bonne heure. En vous remerciant de rechef.

MATHURIN.

Au revoir.

MACLOU.

A la revoyure.

(*Mathurin sort.*)

SCÈNE VII.

MACLOU, puis CLAUDINE.

MACLOU, *riant.*

Eh! eh! eh! De c'te façon, v'la m' n'ouvrage faite, j'avons pus qu'à me reposai, pour le quart d'heure.

CLAUDINE.

Eh bien, ce bois?

MACLOU.

Le v'là dans le coin.

CLAUDINE.

A la bonne heure! tu n'as pas été long.

MACLOU.

Et comme il est bien fendu !

CLAUDINE.

C'est vrai.

MACLOU.

Et bien rangé !

CLAUDINE.

C'est encore vrai. Voyons.

(Elle regarde.)

Je te fais mon compliment.

MACLOU.

Voyez-vous, la bourgeoise, quand je m' mettons à la besogne, j'en abattons. j'en abattons.

CLAUDINE.

Malheureusement, tu ne t'y mets pas souvent, (*A part.*) S'il croit que je suis sa dupe, que je n'ai pas vu Mathurin, il se trompe.

MACLOU.

Qu'est-ce que vous faites là, bourgeoise ?

CLAUDINE.

Tu le vois bien : je prends de l'eau à la fontaine pour donner à boire aux bestiaux.

(Elle écoute.)

Qu'est-ce que j'entends là ?

MACLOU.

Allons bon ! c'est don pourceau qui est sorti de la porcherie....

CLAUDINE.

Dont tu n'avais pas fermé la porte. (*Elle sort.*)

MACLOU.

C'est ben possible.

(*Un porc paraît en grognant.*)

MACLOU.

Veux-tu rentrer porc et pis que... porc!

(*Il chasse le porc, qui sort à reculons.*)

(*Une chèvre paraît.*)

MACLOU.

A la chèvre, maintenant.

Air connu.

Ah! tu rentreras, biquette, biquette;
Ah! tu rentreras
Dans c'coin là-bas.

(*La chèvre sort; un veau paraît.*)

MACLOU.

C'est comme dans l'arche de Noël, v'là toutes les bêtes de la récréation!

(*Le veau sort, chassé par Maclou.*)

SCÈNE VIII.

CLAUDINE, *jetant du grain aux poules en les appelant.*

Petites, petites, petites! Venez, poulettes. Les voici qui accourent, l'une après l'autre, comme dans la chanson.

(*Elle chante.*)

Quand trois poules vont au champ,
La première va devant,

La second' suit la première,
La troisièm' va par derrière;
Quand trois poules vont au champ,
La première va devant.

SCÈNE IX.

CLAUDINE; MATHURIN.

Mathurin arrive, monté sur un cheval de labour.

MATHURIN.

Me voilà parti, madame Claudine.

CLAUDINE.

Voisin Mathurin, je vous remercions de nouveau, sans comptai que j' savons qu' c'est vous qui avez fendu cette énorme pièce de bois qui était dans la cour.

MATHURIN.

Ne parlons point d' ça; j'al ons labourai votre champ... Voisine Claudine, ne vous gênais point quand vous aurez besoin de mes services.

CLAUDINE.

J'accepte; je ne suis pas très-satisfaite des services de Maclou : c'est un paresseux et un menteur!

MATHURIN.

Faut d' l'indulgence, voisine: si vous le permettez, je le surveillerai de temps en temps.

CLAUDINE.

Bien volontiers... Mathurin... (*Elle hésite.*) Mathurin!

MATHURIN.

Dame Claudine?

CLAUDINE.

J'connaissons vos sentiments à mon égard.

MATHURIN.

Est-il possible!

CLAUDINE.

Ils m'honorent et j'en suis fière!

MATHURIN.

Ah! voisine, vous avez toutes les qualités d'une bonne ménagère; malheureusement, vous avez aussi un grand défaut.

CLAUDINE.

Lequel, sans être trop curieuse?

MATHURIN.

Vous êtes plus riche que mé.

CLAUDINE.

Allons donc! vous êtes travailleur, actif, intelligent: c'est une fortune ça!

MATHURIN.

Tenez, mame Claudine, j'allons labourai votr' champ; au retour je vous dirons le fin fond de ma pensée.

CLAUDINE.

Je la devine... silence, on vient: c'est Maclou!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MACLOU.

MACLOU.

La bourgeoise, nous allons-t-y bientôt mangeai la soupe J'avons m' n'estomac dans les talons, mé!

(*Ils rient. Mathurin s'éloigne.*)

(*La toile tombe.*)

LE POISSON D'AVRIL.

TRADITION COMIQUE EN UN TABLEAU.

Le théâtre représente une rue de Paris ; maisons à droite et à gauche de la scène.

PERSONNAGES.

- MADAME DU PLUMEAU, concierge.
- TIMBRE-POSTE, facteur.
- DUCROCHET, chiffonnier.
- NINI, bouquetière.
- Un chanteur des rues.
- JASMIN, valet de pied.
- Un marchand de pommes de terre.
- GEORGES, neveu de Mme du Plumeau.
- Un porteur d'eau.
- Un repasseur de couteaux.
- Un marchand de coco.
- Un marchand d'asperges.
- Un marchand d'habits.
- Une marchande de melons.
- Un montreur d'ours.

SCÈNE Ire.

MADAME DUPLUMEAU, *balayant.*

Encore un p'tit coup d' balai par ici, et mon ouvrage sera finite. Ma cour est propre comme l'œil. Par exemple, si les coins-n-en veulent, qu'ils s'approchent.

(*Elle rit.*)



LE POISSON D'AVRIL.

Hé! hé! hé! Faut d'la propreté, pas trop n'en faut! D'ailleurs, mon propriétaire ne demeure point dans ma maison... je veux dire dans sa maison; et, quant à mes locataires, s'ils ne sont point satisfaits, je leurs-y dit bien des choses honnêtes.

SCÈNE II.

MADAME DUPLUMEAU, UN MARCHAND DE ROBINETS.

Le marchand de robinets souffle dans sa trompette. Pour imiter ce bruit on soufflera dans un entonnoir ou dans un cornet en carton.

MADAME DUPLUMEAU.

Qu'est-ce que c'est?.. Quelle est cette musique?

LE MARCHAND DE ROBINETS, *criant.*

V'là l' raccommodeur de fontaines, le poseur de robinets.

MADAME DUPLUMEAU.

Voulez-vous bien vous taire! Est-ce qu'on fait du bruit comme ça dans une maison tranquille et bien habitée?

LE MARCHAND.

Il faut bien que je me fasse entendre. (*Il crie.*) V'là le raccommodeur de fontaines, le poseur de robinets.

MADAME DU PLUMEAU.

Voulez-vous bien partir. Tout dort encore dans mon immeuble; tout sommeille céans.

LE MARCHAND.

Suffit, mame Du Balai, on s'en va.

MADAME DU PLUMEAU.

Mame Du Balai! Insolent! Apprenez que je me

nomme madame Du Plumeau : Anastasie-Cunégonde Du Plumeau.

LE MARCHAND.

Du Plumeau ou Du Balai, ça se ressemble joliment.

(*Il sort en criant.*)

V'là le raccommodeur de fontaines !

SCÈNE III.

MADAME DU PLUMEAU, *puis* DUCROCHET.

MADAME DU PLUMEAU, *avec colère.*

Avez-vous vu ce mal-appris ; m'en voici débarrassée, heureusement.

DUCROCHET.

Madame la concierge, avez-vous évu l'obligeance de me mettre de côté les détritus ? c'est moi, l' papa Ducrochet, un philosophe nocturne, chevalier de la lanterne.

AIR : *Qui la vend? qui la vend?*

Chiffonnier, chiffonnier, brave industriel,
Le ciel gris
De Paris
Est mon septièm' ciel.
La hotte sur le dos
J' parcours chaqu' quartier :
Place au gai chiffonnier !

Couplet.

J'ai la flèche en main,
Comme ce gamin
Qui régnait à Cythère.
J' visit' mes États,
Cherchant dans les tas
Si je trouv' des *loqu' à terre!*

ENSEMBLE.

DUCROCHET.

Chiffonnier, etc.

MADAME DU PLUMEAU.

Chiffonnier, chiffonnier, brave industriel,
Le ciel gris
De Paris
Est ton septièm' ciel.
La hotte sur le dos,
Va dans chaqu' quartier :
Place au gai chiffonnier!

MADAME DU PLUMEAU.

Vous trouverez dans le fond de la cour vos petites détritus.

(*Ducrochet sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME DU PLUMEAU, TIMBRE-POSTE.

MADAME DU PLUMEAU.

Allons savourer mon café-n-au lait avec Moumoute, ma grosse petite chatte.

TIMBRE-POSTE, *une lettre à la main.*

Mame Du Plumeau, une lettre pour vous.

MADAME DU PLUMEAU.

Pour moi ! Par exemple. Qui est-ce qui peut m'écrire? Monsieur Timbre-poste, si vous étiez ben aimable, vous m' la liriez, c'te lettre.

TIMBRE-POSTE.

Volontiers, mais dépêchons : je suis pressé !

(*Il lit.*)

« A madame Anastasie-Cunégonde Du Plumeau.

« Madame,

« Vous recevrez aujourd'hui la visite d'une per-

sonne que vous n'avez pas vue depuis longtemps et que vous chérites. »

MADAME DU PLUMEAU.

Hein! y a ça? Quel est donc ce mystère mystérieux?

TIMBRE-POSTE.

Pas de signature. Je me sauve.
(*Il sort.*)

MADAME DU PLUMEAU.

Merci, monsieur Timbre-poste.

SCÈNE V.

MADAME DU PLUMEAU, *seule..*

J' n'en reviens point! Comment-n-au jour d'aujourd'hui je recevrai la visite d'une personne que je l'ai point vue depuis longtemps et que je chéris jadis... J'allons joliment dévisager tous les ceux et toutes les celles qui viendront-z-ici.

SCÈNE VI.

MADAME DU PLUMEAU, NINI.

NINI, *criant.*

La violette, elle embaume: fleurissez-vous, en passant.

MADAME DU PLUMEAU, *à part.*

Voyons d'abord celle-ci. (*Haut.*) Qui êtes-vous belle jeunesse?

NINI.

Madame!

AIR : *Qu'on est heureux d'épouser celle.*
Ou : *A jeun je suis trop philosophe.*

De quatre sœurs je suis l'aînée :

Hélas! nos parents ne sont plus!
Seule je dois, toute l'année,
Remplacer ceux que j'ai perdus!
Chaque matin, quand vient l'aurore,
Je vais cueillir de fraîches fleurs :
Admirez les présents de Flore
Contemplez leurs vives couleurs.

MADAME DU PLUMEAU.

Je les adore les fleurs : d'abord ça parfume, et puis, ça sent bon tout plein. Vous me donnerez pour deux sous de gérofiées.

NINI.

Bien volontiers, madame. Voyez comme elles sont fraîches.

Toutes les fleurs symbolisent nos sentiments, nos qualités et nos vertus.

MADAME DU PLUMEAU.

Est-il possible ?

NINI.

2e *couplet.*

L'Iris bleu — c'est la confiance ;
Le Jasmin blanc — c'est le plaisir ;
La Violette — est l innocence;
La Pensée — est le souvenir ;
La Printanière — est la jeunesse ;
Le Laurier-rose — la bonté ;
Le frais Bouton-d'or — la richesse
L'Œillet blanc — la fidélité.

MADAME DU PLUMEAU.

Ah ben! on apprend tous les jours

NINI.

A une autre fois, madame.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME DU PLUMEAU, UN MARCHAND DE POMMES DE TERRE.

MADAME DU PLUMEAU.

Elle est gentille, cette petite; mais c' n'est point celle que la lettre annonce.

LE MARCHAND.

Au boisseau, la vitelotte, au boisseau. En faut-il, la bourgeoise?

MADAME DU PLUMEAU.

Pas aujourd'hui.

LE MARCHAND.

J'ai d' la belle hollande.

MADAME DU PLUMEAU.

N'en faut pas.

LE MARCHAND.

Dix-huit sous le boisseau.

MADAME DU PLUMEAU, *avec humeur.*

Puisque je vous dis qu'il n'en faut pas.

LE MARCHAND.

Vous fâchez pas : on s'en va.

(*Il sort.*)

MADAME DU PLUMEAU.

Cette lettre me trotte dans la tête ; elle m'annonce la visite d'une personne que je chéris jadis...

SCÈNE VIII.

MADAME DU PLUMEAU, LA MARCHANDE DE POISSONS.

LA MARCHANDE.

Beau poisson de Seine ; merlan à frire, à frire.

MADAME DU PLUMEAU.

Je n'ai besoin de rien.

LA MARCHANDE.

A la moule, à la moule : la moule est fraîche et bonne.

MADAME DU PLUMEAU.

Impossible d'être tranquille un instant !

LA MARCHANDE.

Vous fâchez pas, méchante : si on ne vous vend pas, on vendra à d'autres.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

MADAME DU PLUMEAU, UN REPASSEUR.

LE REPASSEUR.

V'là le r'passeur de couteaux. A r'passer les couteaux, canifs, ciseaux.

MADAME DU PLUMEAU.

Encore !

UN PORTEUR D'EAU.

A l'eau !... à l'eau !

LE REPASSEUR.

Vous n'avez rien à repasser ?

MADAME DU PLUMEAU.

Rien de rien.

LE REPASSEUR.

Alors, je repasserai... un autre jour.

MADAME DU PLUMEAU.

C'est ça.

(*Le repasseur et le porteur d'eau s'en vont*)

SCENE X.

MADAME DU PLUMEAU, *puis* UN CHANTEUR *et* UN MARCHAND DE COCO.

MADAME DU PLUMEAU.

Enfin me voici seule : je puis réfléchir à mon aise à ce message qui m'est arrivé sur l'aile du zéphyr... par la main du facteur.

LE CHANTEUR DES RUES, *chantant.*

De la mère Angot
Je suis la fille (*bis*).

Demandez les chansons, romances les plus nouvelles, avec le calendrier, pour (*dire l'année actuelle*) un sou.

MADAME DU PLUMEAU, *avec colère.*

C'est une gageure !

LE MARCHAND DE COCO, *criant.*

A la fraîche, qui veut boire ?

LE CHANTEUR, *chantant.*

Les bons charbonniers sont tout noirs,
Tout noirs ;
Les bons fariniers sont tout blancs,
Tout blancs (*bis*).
Les charbonniers sont bons enfants.

MADAME DU PLUMEAU.

Ah ! j'enrage !

(*Le chanteur et le marchand de coco sortent.*)

SCÈNE XI.

MADAME DU PLUMEAU, UN MARCHAND D'ASPERGES, UN MARCHAND D'HABITS, UNE MARCHANDE DE MELONS.

LE MARCHAND D'ASPERGES.

Ma botte d'asperges, ma botte d'asperges.

LE MARCHAND D'HABITS.

Chand d'habits.

MADAME DU PLUMEAU.

Décidément, je vais fermer ma porte-cochère.

LE MARCHAND D'HABITS.

Avez-vous des vieux habits, des vieux chapeaux à vendre ? Chand d'habits.

UNE MARCHANDE DE MELONS.

Beaux m'lis, beaux m'lons.

(*La marchande, le marchand d'asperges et le marchand d'habits sortent.*)

SCÈNE XII.

MADAME DU PLUMEAU.

Cette fois, j'espère que c'est bien fini et que je vais pouvoir déguster, sans être interrompue, mon Zanzibar au lait de la Martinique.

(*Un Piémontais entre avec un ours et le fait danser.*)

MADAME DU PLUMEAU.

Qu'est-ce que cela ? un ours... Au secours ! à la garde ! au secours !

(*Elle se sauve.*)

(*Le Piémontais joue de la flûte et bat du tambour en faisant danser l'ours, puis ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

GEORGES. (*Il entre en portant sur son épaule un paquet au bout d'un bâton.*)

A la boutique si ou plaît !... à la boutique !.. Ah ! que j' sons bête ! c'est point une boutique. C'est donc ici que demeure ma tante Du Plumeau Faut qu'elle soye joliment riche pour avoir une maison aussi cossute.

SCÈNE XIV.

GEORGES, MADAME DU PLUMEAU.

MADAME DU PLUMEAU.

Quoi que vous demandez, jeune homme ?

GEORGES.

Madame du Plumeau.

MADAME DU PLUMEAU.

C'est moi.

GEORGES.

Vous... toi... embrassez mé, ma tante.

MADAME DU PLUMEAU, *le repoussant.*

Doucement... doucement... jeune homme. Je ne m' laissons point embrassais par quiconque, sans savoir. Qui que vous êtes, d'abord ?

GEORGES.

Moi, ma tante ? je suis votre neveu.

MADAME DU PLUMEAU, *à part.*

Si c'est mon neveu, je dois être sa tante. (*Haut.*) Mon neveu, qui ? j'en ai plusieurs de neveux, dont quatre nièces et dix-huit cousines germines.

GEORGES.

Votre neveu Georges Rousselot, né natif de la Patte-d'Oie, oùs que j'sis né.

MADAME DU PLUMEAU.

Rousselot ! Embrasse-moi, m' n'ami !
(Ils s'embrassent.)

MADAME DU PLUMEAU.

C'est y toi qui m'as écrit une lettre mystérieuse

GEORGES.

Non ma tante, j' savons point écrire, mé : j'savons que compter, carculer, traire les vaques et faucher la luzarne.

MADAME DU PLUMEAU *à part.*

Alors qui donc qu'ça pouvont être ?.. Enfin n'importe ! On m'annonçait la visite d'une personne que je chéris jadis. Eh ben ! j' t'ons toujours aimé, mon garçon.

GEORGES.

Merci, ma ante : j' vous aimons ben, itou !

MADAME DU PLUMEAU.

Seulement, tu aurais dû venir de meilleure heure.

GEORGES.

pouvions point. Fallait donner à manger aux vaques et aux besquiaux.

MADAME DU PLUMEAU.

Tu m'aurais évité de dévisager une foule de gens qui sont venus ce matin. Enfin, te voici, nous allons déjeuner et tu me donneras des nouvelles de toute la famille.

GEORGES.

Merci, ma tante. Tout le monde va bien : le cousin Michaud a la jaunisse, l'oncle Pitauchard a des coliques, la brebis noire a la clavelée et ma tante Cunégonde souffre toujours de sa petite catarrhe.

MADAME DU PLUMEAU.

Tu me rassures complétement.

GEORGES.

Maintenant, j'allons déposai mon paquet dans votre cheux vous.

MADAME DU PLUMEAU.

C'est ça mon garçon, va : ne te gêne pas.
(Georges sort.)

MADAME DU PLUMEAU, *seule.*

Il est un peu nigaud, c' garçon, mais il a bon cœur, et puis c'est mon sang propre et mon propre sang.

SCENE XV.

MADAME DU PLUMEAU, JASMIN, *conduisant un chien en laisse.*

JASMIN.

Eh bien, mame Du Plumeau, l'avez-vous bien avalé ?

MADAME DU PLUMEAU.

Avalé, quoi donc ? monsieur Jasmin.

JASMIN.

Le poisson.

MADAME DU PLUMEAU.

Quel poisson ?

JASMIN.

Le poisson d'avril. La lettre que vous avez reçue.

MADAME DU PLUMEAU.

Comment, c'est un poisson d'avril !

JASMIN.

Sans doute ! c'est aujourd'hui le premier. Jacinthe, la femme de chambre de madame, a dit : « Faut faire une attrape à madame Du Plumeau », et nous vous avons écrit cette lettre. Regardez le timbre de la poste. Pas vrai que vous avez mordu à l'hameçon ?

MADAME DU PLUMEAU.

Pour ça oui ! avec ça que, depuis ce matin, les marchands se suivent à la queue leu leu ! J'en ai la tête cassée !

JASMIN *riant.*

Hi ! Hi ! Hi ! c'est moi qui vous les ai envoyés : histoire de rire ! Ho ! Ho ! Ho !

MADAME DU PLUMEAU.

Vous pouvez vous flatter de m'avoir fait enrager, mais je ne vous en veux pas : le premier avril tout est permis.

JASMIN.

A preuve que le maître d'hôtel m'a envoyé chez l'épicier chercher un flacon d'huile de cotret pour faire cuire des petits pois carrés.

MADAME DU PLUMEAU.

Et vous y êtes allé ?

JASMIN.

Pardine ! je n' songeais plus à ce satané premier avril.

MADAME DU PLUMEAU.

Alors, consolons-nous mutuellement : vaut mieux rire que pleurer ! On nous a attrapés, nous en attraperons d'autres, à notre tour. Ça me fait penser que madame la baronne, votre maîtresse, m'a dit de vous dire d'aller de suite chez le cordonnier, chercher les deux paires de bottines qu'elle a commandées pour ce pauvre Zozor.

JASMIN.

Deux paires !

MADAME DU PLUMEAU.

Sans doute, puisqu'il a quatre pattes.

JASMIN.

J'y vais bien vite et j'emmène Zozor, pour qu'il les essaie. En vous remerciant, Mame Du Plumeau. *(Il sort avec le chien.)*

SCENE XVI.

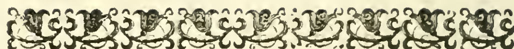
MADAME DU PLUMEAU.

A bon chat bon rat !.. Cours, mon garçon. Grand imbécile ! c'est qu'il y va tout bêtement ! Il a ri de moi ce matin ; je vais rire à ses dépens avec les locataires et avec mon neveu. Faut qu'poisson d'avril se passe !

(La toile tombe.)




LE MAGICIEN ALCOFRIBAS.



LES SORCELLERIES DU MAGICIEN ALCOFRIBAS.

FÉERIE EN UN ACTE, AVEC TRUCS, TRANSFORMATIONS ET CHANGEMENTS A VUE.

PERSONNAGES :
- ALCOFRIBAS, vieux magicien.
- CALCIUM, démon.
- SATHANIEL (le diable au miroir).
- LUCIE, femme de ménage d'Alcofribas
- MAGNESIUM, démon.
- CAMUSOT TETU, petit garçon.
- ROSETTE, sœur de Camusot.
- La reine BAMBOULI-BAMBOULA

SCENE PREMIERE

ALCOFRIBAS.

Par la baguette de coudrier de mon illustre prédécesseur, l'enchanteur Merlin, le métier de sorcier devient impossible ! Ce siècle qui voit tant de merveilles, qui a perfectionné la télégraphie et vu naître le gaz, les bateaux à vapeur et les chemins de fer, devient sceptique. La chimie à détrôné l'alchimie : ceci a tué cela !

Autrefois on brûlait les sorciers ; on se contente aujourd'hui de les traduire en police correctionnelle, où ils sont bel et bien condamnés, comme un laitier qui a mis de l'eau dans sa crème, ou un épicier pris en flagrant délit de vente à faux poids. Triste, triste !

Aussi, moi, le magicien Alcofribas, suis-je bien décidé à vendre mon fonds et à me retirer des affaires. Mais, avant, je veux montrer à mes incrédules contemporains qu'Alcofribas n'est pas un vulgaire charlatan ; qu'il a sous ses ordres des diables et des lutins qui lui obéissent à la baguette... à la baguette c'est le mot !

Tiens, mais, je suis très-spirituel ce matin : ça me change. (*Il appelle.*) Holà ! mes fidèles serviteurs Magnésium, Calcium, Aluminium et Protoxyde de Manganèse, êtes-vous là ?

LES DÉMONS, *dans la coulisse.*

Nous y sommes.

ALCOFRIBAS.

Bien ! Êtes-vous prêts à m'obéir ?

LA VOIX DES DÉMONS.

Tout prêts.

ALCOFRIBAS.

Interrogez l'espace.

LA VOIX DES DÉMONS.

Nous l'interrogeons.

ALCOFRIBAS.

Répondez l'un après l'autre. — Magnésium, que vois-tu ?

LA VOIX DE MAGNÉSIUM.

Où, maître ?

ALCOFRIBAS.

En Europe.

LA VOIX DE MAGNÉSIUM.

Beaucoup d'enfants blancs.

ALCOFRIBAS.

Calcium, que vois-tu en Afrique ?

LA VOIX DE CALCIUM.

Beaucoup d'enfants noirs.

ALCOFRIBAS.

Aluminium, que vois-tu en Asie ?

ALUMINIUM.

Beaucoup d'enfants jaunes.

ALCOFRIBAS.

Protoxyde de Manganèse, que vois-tu en Amérique ?

PROTOXYDE DE MANGANÈSE.

Beaucoup d'enfants de toutes couleurs.

ALCOFRIBAS, *à part.*

Ah çà, ces drôles-là ne voient donc que des enfants ? (*Haut.*) Et que font-ils ?

MAGNÉSIUM.

Les uns jouent.

CALCIUM.

Les autres travaillent.

ALUMINIUM.

Ceux-ci mangent.

PROTOXYDE DE MANGANÈSE.

Ceux-là dorment.

ALCOFRIBAS.

Que chacun de vous s'envole dans la partie du monde que je lui ai désignée et qu'il me cueille

l'enfant le plus paresseux de ce continent. Toi, Calcium, qui vas chez les Hottentots, tu me les rapporteras dans ta hotte tantôt.

CHŒUR.

AIR : *Bon voyage, monsieur Dumollet.*

LES VOIX DE MAGNÉSIUM, DE CALCIUM, D'ALUMINIUM ET DE PROTOXYDE DE MANGANÈSE.

Bon voyage,
Partons à l'instant.
Montrons du zèle:
Partons à tire d'aile!
Bon voyage,
Partons à l'instant:
Allons chercher un paresseux enfant! (*Bis.*)

ALCOFRIBAS.

Bon voyage!
Partez à l'instant
A tire d'aile;
Montrez tout votre zèle.
Bon voyage!
Partez à l'instant:
Allez chercher un paresseux enfant! (*Bis.*)
(*Coup de tam-tam. On frappe sur une plaque de tôle.*)

ALCOFRIBAS.

Les voilà partis. Occupons-nous de notre toilette. Je me néglige un peu. Il y a près de quatre siècles que je ne me suis regardé; car la dernière fois que j'ai aperçu mon visage, c'était le 12 octobre 1492, le jour où le Génois Christophe Colomb découvrit l'Amérique. — Holà, Sathaniel.

LA VOIX DE SATHANIEL.

Que voulez-vous, maître?

ALCOFRIBAS.

Apporte-moi ma grande glace de Venise.

LA VOIX DE SATHANIEL.

Laquelle?

ALCOFRIBAS.

Celle qui fait paraître beau.

SCÈNE II.

ALCOFRIBAS, LE DIABLE AU MIROIR.

LE DIABLE AU MIROIR *paraît, tenant un miroir.*

La voici.

ALCOFRIBAS.

Approche.

(*Le diable s'approche du magicien; les traits d'Alcofribas apparaissent dans le miroir.*)

ALCOFRIBAS, *se mirant dans la glace.*

Tiens, tiens... Monsieur, votre serviteur... Ah! quelle distraction! je ne me reconnaissais pas. Il est vrai que quand on ne s'est pas regardé depuis près de quatre cents ans.....

Eh bien! je ne suis pas changé: mon nez s'est peut-être allongé un peu; ma barbe a un peu blanchi... Oui, elle a même beaucoup blanchi, mais je suis encore très-bien. Je crois que mon chapeau n'est plus à la mode. Qu'en penses-tu, Sathaniel?

SATHANIEL.

On croirait, maître, que vous avez un pain de sucre sur la tête.

ALCOFRIBAS.

Le fait est qu'il est un peu pointu. J'en achèterai un autre. Mais, turlututu chapeau pointu! Je n'ai pas le temps de m'en occuper maintenant.

Sathaniel, emporte cette glace, replace-la avec soin et prends-en une au citron ou à la vanille, à ton hoix.

SATHANIEL.

Merci, seigneur Alcofribas.
(*Le diable au miroir disparaît. Coup de tam-tam.*)

SCENE III.

ALCOFRIBAS.

Comment emploierai-je ma journée? ferai-je de l'or, des diamants ou des pastilles de chocolat? (*Il éternue.*) Atchou!.. at... at... Atchum! Ah çà, mais je suis enrhumé du cervelet! (*Il éternue.*) Atchou. Sathaniel, en apportant ici cette glace, aura jeté un froid. Je me mettrai ce soir du suif chaud sur le nez. (*Il éternue.*) At... at... atchum! (*Il appelle.*) Lucie!.. ma femme de chambre!.. Lucie!

LA VOIX DE LUCIE.

Vous m'appelez, seigneur?

ALCOFRIBAS.

Oui, donne-moi un mouchoir de coton. Mon nez pleure comme une borne-fontaine.

SCENE IV.

ALCOFRIBAS, LUCIE.

LUCIE.

En voici un : prenez garde de le perdre!

ALCOFRIBAS.

Sois tranquille. (*Il éternue.*) At.. atchum!

LUCIE.

C'est que ça décompléterait la douzaine.

ALCOFRIBAS.

Sois tranquille, te dis-jc :

« Quand on a tout perdu et qu'on n'a plus d'espoir,
On prend un vieux torchon pour se faire un mouchoir! »

LUCIE.

Vous m'en direz tant! Je ne puis cependant pas vous laisser faire tout ce qui vous plaît.

ALCOFRIBAS.

Laisse faire, Lucie; laisse, Lucie, faire.. Tiens, j'ai commis un calembour.

LUCIE.

Je retourne laver ma vaisselle.

ALCOFRIBAS.

Bien! va *laver celle* que j'ai salie ce matin.
(*Lucie sort.*)

SCÈNE V.

ALCOFRIBAS.

Je suis sans nouvelles des messagers que j'ai envoyés dans les quatre parties du monde. (*Coup de tam-tam.*) Ah! ce coup de tam-tam m'annonce l'arrivée de Calcium. (*Haut.*) Entre, Calcium.

SCENE VI.

ALCOFRIBAS, CALCIUM.

Ce dernier porte une grande hotte dans laquelle sont quatre enfants.

CALCIUM.

Me voici.

ALCOFRIBAS.

Eh bien?

CALCIUM.

Vous le voyez, docte Alcofribas, vos ordres ont été exécutés.

ALCOFRIBAS.

Ainsi, les quatre enfants que j'aperçois dans ta hotte...?

CALCIUM.

Sont les plus paresseux de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

LES ENFANTS, *pleurant.*

Hi! hi! hi!

CALCIUM, *sautant.*

Silence!

LES ENFANTS.

Hi! hi! hi!

ALCOFRIBAS.

Je ne leur en fais pas mon compliment!

LES ENFANTS, *pleurant.*

Hi! hi! hi! Grâce, monsieur l'enchanteur!

ALCOFRIBAS.

La paresse est un vilain défaut, un défaut dont on doit se corriger sous peine d'être un jour un ignorant et un sot, à charge à soi et aux autres.

LES ENFANTS.

Hi! hi! hi!

ALCOFRIBAS.

Quand l'instruction coule pour tous comme une

eau limpide et bienfaisante, nul ne doit être paresseux!

CALCIUM.

Faut-il les fouetter bien fort, avec des orties trempées dans du vinaigre?

ALCOFRIBAS.

Attends. (*Aux enfants.*) N'avez-vous donc jamais entendu parler d'enfants de votre âge qui étaient déjà très-instruits et qui, plus tard, ont été la gloire et l'honneur de leur patrie?

LES ENFANTS

Jamais! Hi! hi! hi!

ALCOFRIBAS.

Sachez, qu'à l'âge de dix ans, Pic de la Mirandole était placé au premier rang des poëtes et des orateurs de son temps; que Blaise Pascal fit à seize ans un traité des sections coniques, et que l'illustre Lavoisier, avant de sortir du collége, approfondissait l'astronomie et les mathématiques, tout en pratiquant la chimie qui allait lui devoir des découvertes admirables, et tout en suivant son professeur, Bernard de Jussieu, dans ses herborisations et démonstrations de botanique.

LES ENFANTS, *pleurant.*

Hi! hi! hi! Nous n'avons rien fait! Nous n'avons jamais rien fait!

ALCOFRIBAS.

C'est bien ce que je vous reproche. Aussi serez-vous pendant huit jours au pain sec! Allez!

LES ENFANTS, *pleurant.*

Hi! hi! hi!

(*Calcium sort.*)

SCENE VII.

ALCOFRIBAS.

J'aurais pu leur citer d'autres exemples : Clément Marot, Racine, Bossuet, Voltaire, Victor Hugo, mais je ne veux point passer pour pédant.

LA VOIX DE MAGNÉSIUM, *dans la coulisse.*

Attends, attends, petit drôle, tu ne m'échapperas pas.

ALCOFRIBAS.

Qu'est-ce encore?

SCENE VIII.

ALCOFRIBAS, MAGNÉSIUM, *poursuivant un petit garçon.*

MAGNÉSIUM.

Illustre magicien, ce petit paresseux, qui répond au nom peu poétique de Camusot Têtu, et que j'ai cueilli à Paris, rue des Enfants-Rouges, s'est évadé et ne veut ni se soumettre au pain sec, ni réintégrer la hotte.

ALCOFRIBAS.

Oh! oh! Paresseux et indocile! Ceci mérite une punition exemplaire. Allez, maître Aliboron.
(*Il change en âne le petit garçon.*)

LE PETIT GARÇON.

Hi! han!.. Hi! han!

ALCOFRIBAS.

Emmène-le, Magnésium.
(*Magnésium pousse devant lui le petit garçon, qui sort en criant* : Hi! han!)

SCENE IX.

ALCOFRIBAS, *puis* LA BERGÈRE.

ALCOFRIBAS.

Terminons notre toilette.

LA BERGÈRE.

Monsieur le magicien...

ALCOFRIBAS.

Hein! qui entre ici sans se faire annoncer?

LA BERGÈRE.

Je suis la jeune et jolie Rosette, la sœur du petit Camusot Têtu.

ALCOFRIBAS.

Et vous venez pour me féliciter de la punition que j'ai infligée à votre frère.

LA BERGÈRE.

Au contraire! je viens me plaindre du traitement épouvantable qu'on lui fait subir.

ALCOFRIBAS.

Êtes-vous paresseuse, ma chère enfant?

LA BERGÈRE.

Oh! non, monsieur le magicien... D'abord je n'ai pas un seul défaut! pas un!

ALCOFRIBAS.

Pas un! Je vous félicite sincèrement. Mais, pourquoi ce costume, qui ne sied guère à une jeune fille laborieuse? Pourquoi ce chapeau posé sur l'oreille?

LA BERGÈRE.

Dame! quand on est gentillette, on aime à se parer, à porter des toilettes fraîches et charmantes

ALCOFRIBAS.

Ce qui veut dire que vous êtes aussi coquette que vous êtes orgueilleuse. Pour vous corriger de ces deux travers, qui ne sont pas des travers sains... soyez changée en chatte !

(Coup de tam-tam : la bergère est changée en chatte.)

LA BERGÈRE

Miaou!.. miaou !

AIR : *La petite Cendrillon.*

Hélas ! pauvre infortunée,
Que vais-je donc devenir ?
En chatte être transformée !
Quel sera mon avenir ?
Aux souris faire la guerre,
Tout le jour, comme un matou :
Cela ne me sourit... guère :
Pitié ! pitié ! Mia mia ou !

ALCOFRIBAS.

Allons, je m'attendris ; je consens à vous rendre votre première forme.

(Coup de tam-tam : la bergère disparaît ; elle est remplacée par une jeune fille tenant une rose à la main.)

LA JEUNE FILLE.

Ah ! merci!.. Mais que vois-je ? comme je suis fagotée ! quel affreux jupon ! je n'oserai jamais sortir ainsi.

ALCOFRIBAS.

Aussi ne sortirez-vous pas de huit jours, et, pour vous en empêcher, voici une petite cage de ma façon, qui vous retiendra à la maison.

(Coup de tam-tam : la jeune fille est enfermée dans une cage.)

LA JEUNE FILLE.

Grâce!.. grâce ! pitié.

ALCOFRIBAS.

Paix ! ses cris me rendront sourd ! Holà ! Diables, mes fidèles serviteurs ! qu'on l'emporte et qu'on la reconduise près de son aimable frère, rue des Enfants-Rouges.
(*Coup de tam-tam : les Diables emportent la cage.*)

SCÈNE X.

ALCOFRIBAS *seul.*

Ah ! la profession de magicien n'est pas une sinécure !

SCÈNE XI.

ALCOFRIBAS, LA REINE BAMBOULA.

LA REINE.

Illustre magicien, tu vois devant toi la reine Bambouli-Bamboula, qui vient solliciter une faveur insigne.

ALCOFRIBAS.

Parle.

LA REINE.

Mes sujets ne sont pas toujours sages : ils ont parfois des velléités d'indépendance ! Je n'ai pas la tête assez forte pour leur résister. Je voudrais leur faire comprendre que je suis bien au-dessus d'eux.

ALCOFRIBAS.

Rien de plus facile, noble Bambouli-Bamboula.
(*Coup de tam-tam : la tête de la reine s'allonge.*)

LA REINE.

Ah ! quel cou ! quel grand cou ! vous me donnez un coup terrible !

ALCOFRIBAS.

De cette façon, tu seras bien au-dessus de tes sujets. Voilà comme, des problèmes les plus difficiles, un magicien sort avec art ! Celui-là était insoluble : Alcofribas avec art en sort !

(*La Reine sort.*)

SCENE XII.

ALCOFRIBAS.

Maintenant je n'y suis pour personne. Je vais me retremper dans la fontaine de Jouvence. (*Coup de tam-tam; une superbe fontaine sort de terre.*) Coule pour moi, fontaine de Jouvence ; je veux redevenir, par la vertu de l'eau de Jouvence, un Jouvenc — eau !

(*La fontaine coule — la toile tombe.*)



UNE LEÇON DE ZOOLOGIE.

UNE LEÇON DE ZOOLOGIE.

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES :
- M. DUVERT.
- EDOUARD, *son fils.*
- BERTHE, } ses filles.
- CLAIRE, } ses filles.
- TOTO, leur cousin.
- LOUISON, bonne de Toto.

SCÈNE PREMIERE

M. DUVERT, *appelant.*

Berthe, Edouard, Claire, où donc êtes-vous ?

BERTHE, EDOUARD *et* CLAIRE, *dans la coulisse.*

Dans le jardin, cher papa.

M. DUVERT.

Dans le jardin ! Prenez garde de marcher dans les plates-bandes.

BERTHE, EDOUARD *et* CLAIRE.

Soyez tranquille, cher papa ; nous courons après les papillons.

M. DUVERT.

Venez près de moi, mes enfants.

SCÈNE II.

BERTHE, EDOUARD *et* CLAIRE *entrent, courant après des papillons.*

BERTHE.

A moi ces beaux papillons !

EDOUARD.

A moi ceux-ci !

CLAIRE.

Ze veux ces beaux-là, moi, na !

M. DUVERT.

Arrêtez, je vous en prie : respectez ces pauvres insectes. Admirez leur légèreté, leur délicatesse et leurs ailes, qui étalent aux regards une pompe de couleurs sans pareille et des dessins d'une originalité inimitable !

BERTHE.

Est-il vrai, papa, que ces gracieux papillons doivent leur origine à de vilaines chenilles ?

M. DUVERT.

Oui, ma chère Berthe. Mes enfants, je veux aujourd'hui vous montrer les animaux les plus intéressants qui se puissent voir. Ils appartiennent à la classe des mammifères, la première du règne animal.

EDOUARD.

Mais nous aurons peur, mon cher père.

M. DUVERT.

Rassure-toi, Edouard : nous ne courrons aucun danger. Retirons-nous à l'écart, afin de faire place aux hôtes de la grande ménagerie.

(Ils se placent à la gauche du spectateur.)

ENSEMBLE.

Air : *Nous n'irons plus au bois.*

Retirons-nous ici,
Pour qu'ils passent,
Repassent.
Retirons-nous ici :
Silence, les voici.

M. DUVERT.

Voici le lion : sa beauté, sa taille, sa force, l'ont rendu célèbre : cette magnifique crinière est l'apanage du mâle.

EDOUARD.

Oh ! papa, renvoyez-le... j'ai peur !

(Le lion sort.)

M. DUVERT.

Si le lion est du genre chat, l'animal que vous voyez (*Un renard entre.*) est du genre chien, ainsi que le loup. Le renard est la terreur des basses-cours, dont il croque les habitants. Il est fin et rusé !

BERTHE.

Vous parliez du loup, je sais une chanson sur lui. (*Elle chante.*)

Prom'nons-nous dans les bois,
Tandis que le loup n'y est pas.
Loup, y es-tu ?

M. DUVERT, *faisant une grosse voix.*

Me voici ! (*Un loup paraît.*)

EDOUARD, BERTHE *et* CLAIRE.

Sauvons-nous !

M. DUVERT.

Ne bougez pas ! compère le loup ne nous traitera

pas comme le petit Chaperon rouge. Examinez-le : il a la taille et la physionomie du chien ; il est fort et robuste, mais il est poltron ! (*Le loup sort.*) La femelle du loup se nomme louve ; les petits se nomment louveteaux.

BERTHE.

Papa, pourriez-vous nous faire voir quelques-uns de ces grands animaux que nous avons admirés au Jardin des plantes et au Jardin d'acclimatation ?

M. DUVERT.

Certes, tenez.

(*Un dromadaire entre.*)

BERTHE.

C'est un chameau.

EDOUARD.

Non, c'est un dromadaire.

M. DUVERT.

Edouard a raison : le dromadaire, assez commun au nord de l'Afrique et en Arabie, n'a qu'une bosse, tandis que le chameau, lequel est originaire de l'Asie, en a deux.

EDOUARD.

Comme il a le pied large!

BERTHE.

Et quel long cou!

CLAIRE.

Ze veux monter sur la grosse bébête, moi !

M. DUVERT.

Cet animal est d'une utilité considérable ; la nature lui a donné les quatre estomacs des ruminants,

et, de plus, un cinquième estomac, qui lui sert pour conserver l'eau.

EDOUARD.

Comment, pour conserver l'eau ?

M. DUVERT.

Sans doute : cet estomac est un réservoir, dans lequel l'animal puise dans les moments de disette. *(Le dromadaire sort.)* Nous allons, maintenant, voir le quadrupède (1) le plus rare de l'intérieur de l'Afrique : la girafe..

BERTHE.

Que veut dire ce mot : quadrupède ?

M. DUVERT.

Qui a quatre pieds..... Voici la girafe.

LES ENFANTS.

Oh ! qu'elle est belle !

M. DUVERT.

Remarquez la hauteur disproportionnée de ses jambes de devant, plus élevées que celles de derrière.

EDOUARD.

Son pelage est parsemé de taches fauves.

CLAIRE.

Ze veux monter sur la grande bébête.

BERTHE.

Elle t'emporterait bien vite loin de nous.

(La girafe sort.)

---

(1) Prononcez : quouadrupède.

M. DUVERT.

Quand vous serez plus grands, je vous donnerai de beaux livres, dans lesquels vous trouverez l'histoire des animaux par Buffon, Cuvier, Lacépède.

BERTHE.

Y a-t-il des images?

M. DUVERT.

Sans doute.

CLAIRE.

Z'aime beaucoup les imazes.

(*Un buffle paraît.*)

BERTHE.

Qu'est-ce que cela?

M. DUVERT.

Un buffle : espèce de bœuf plus gros, plus fort, mais d'un caractère moins pacifique que nos bœufs européens. En Italie et dans d'autres contrées, on élève le buffle en domesticité : on l'emploie à traîner de pesants fardeaux et à cultiver la terre (*Le buffle sort.*) Tous les bœufs sont caractérisés par leur taille trapue, leur mufle large, et par un repli de la peau qui pend sous le cou et qui est nommé *fanon*. Vous allez en voir un qui habite l'Amérique méridionale, dans le bassin du Mississipi : c'est le bison, il porte sur les épaules une poche graisseuse dont les Indiens sont très-friands.

(*Un bison paraît et passe lentement.*)

ÉDOUARD.

Quel œil stupide!

CLAIRE.

Ze veux voir un éléphant.

BERTHE.

Oh! oui, papa, montre-nous un éléphant.

M. DUVERT.

Volontiers.

(*Un éléphant paraît.*)

ÉDOUARD *et* BERTHE.

A la bonne heure!

CLAIRE.

Quand z'aurai du sucre... ze...

BERTHE.

Tu lui en donneras.

CLAIRE.

Non, ze le mangerai.

BERTHE.

Comme il est lourd!

M. DUVERT.

Oui, mais en dépit de son air, l'éléphant est intelligent; sous la peau épaisse, ridée qui couvre cette énorme tête, aux petits yeux, se cache une cervelle bien organisée. Ce pachyderme aime la musique, il marque la mesure. On lui apprend à faire des bouquets, à ramasser des pièces de monnaie, à danser sur la corde et même à tracer des caractères avec une plume.

BERTHE *et* CLAIRE.

Est-il possible?

ÉDOUARD.

Tu le sais bien, Berthe, puisque nous avons vu

au cirque, des éléphants qui faisaient des tours et des exercices merveilleux.

(*L'éléphant sort.*)

BERTHE.

Papa, que signifie le mot pachyderme, que je viens d'entendre pour la première fois?

M. DUVERT.

Il vient de deux mots grecs, dont la traduction est *épais* et *peau*, et se dit d'un ordre de ruminants comprenant des animaux remarquables par le cuir dur et épais dont sont revêtus la plupart d'entre eux. Tels sont le rhinocéros, l'hippopotame, le cochon, le tapir, et aussi les solipèdes : le cheval et l'âne.

ÉDOUARD *et* BERTHE.

Les solipèdes?

M. DUVERT.

Ils tirent leurs noms de la forme de leurs pieds, qui se terminent par un seul doigt, renfermé dans un sabot unique.

CLAIRE.

Le seval et l'âne.

(*Elle chante.*)

A dada sur mon bidet,
Quand il trotte il fait...

BERTHE, *sévèrement.*

Eh bien! Claire!

ÉDOUARD.

Les plus beaux chevaux sont les chevaux arabes; n'est-il pas vrai, cher père?

M. DUVERT.

Certes! ils sont de petite taille, mais bien faits, sveltes et nerveux.

Je veux maintenant vous présenter un animal remarquable par la corne qui surmonte son nez.

BERTHE.

Le rhinocéros?

M. DUVERT.

Précisément.

(Un rhinocéros paraît.)

ÉDOUARD.

Qu'il est grand!

M. DUVERT.

Brute, sans intelligence, il est paisible et même timide.

BERTHE.

Est-ce un carnassier?

M. DUVERT.

Non, il se nourrit d'herbes et de racines.

ÉDOUARD.

Ainsi, le rhinocéros n'est pas méchant?

M. DUVERT.

Ordinairement. Cependant il est parfois sujet à des accès de fureur que rien ne peut maîtriser. En 1513, un rhinocéros, envoyé au pape par Emmanuel de Portugal, fit périr le navire qui le portait.

(Le rhinocéros sort.)

BERTHE.

L'hippopotame est-il plus féroce?

M. DUVERT.

Non. Bien que doué d'une force prodigieuse, il n'attaque jamais personne.

(Un hippopotame paraît.)

ÉDOUARD.

J'ai lu que sa peau est à l'épreuve de la balle

M. DUVERT.

Je l'ai lu aussi, mais je doute qu'elle résiste aux balles lancées par les armes nouveau système. (*L'hippopotame sort.*) Laissez-moi maintenant vous dire, mes enfants, que la famille des carnivores, c'est-à-dire des animaux qui se nourrissent de proies vivantes et qui ont un appétit sanguinaire, se divise en trois tribus, savoir :

Les plantigrades, les digitigrades et les amphibies.

Les plantigrades ont cinq doigts à chaque pied ; ils peuvent appuyer la plante du pied sur le sol.

ÉDOUARD.

Comme moi.

BERTHE.

Comme moi.

CLAIRE.

Comme moi aussi : ze suis une plantigrade.

M. DUVERT.

Non, mes bons amis, nous appartenons tous quatre au premier ordre, qui ne comprend qu'un seul genre et qu'une seule espèce : l'homme !

CLAIRE.

Ze ne suis pas un homme, moi !

EDOUARD.

Écoute donc, Claire.

BERTHE.

Oui, tu interromps toujours.

CLAIRE.

Si ça m'amuse d'interrompre...

M. DUVERT.

Ne vous fâchez pas, enfants. Les caractères de cet ordre, appelé l'ordre des *Bimanes,* sont : la stature droite, des mains aux membres antérieurs seulement, trente-deux dents et le pouce opposé à l'index ainsi qu'aux autres doigts. Regardez vos mains.

BERTHE.

C'est vrai.

ÉDOUARD.

C'est juste.

M. DUVERT.

L'homme a reçu un rayon de l'intelligence divine : c'est le roi de la nature !

SCENE III.

LES MÊMES, TOTO, LOUISON.

BERTHE *et* ÉDOUARD.

Ah ! voici notre cousin Toto.

M. DUVERT.

Et sa bonne.

M. DUVERT, CLAIRE, BERTHE *et* ÉDOUARD.

Bonjour, Toto.

TOTO.

Bonjour, mon oncle.

BERTHE *et* ÉDOUARD.

Et nous ?

TOTO.

Bonjour, cousin et cousines.

LOUISON.

Bonjour, monsieur Duvert, bonjour, monsieur Edouard et mesdemoiselles.

M. DUVERT, ÉDOUARD.

Bonjour, Louison.

ÉDOUARD *et* CLAIRE.

Comme tu es beau, Toto!

TOTO.

Z'ai mon sable!

ÉDOUARD.

Est-ce que tu pars pour la guerre?

TOTO.

Non, ze pars pour le Luxembourg.

Air : *La bonne aventure, ô gué!*

Lorsque le petit Toto
Sort avec sa bonne,
Toujours il manze un gâteau
Que Louizon lui donne.
J' mange avec le mêm' plaisir
Chou, meringue, éclair, plaisir!
Ma bonne est bien bonne, vrai!
Ma bonne est bien bonne!

CLAIRE.

Claire aussi aime bien les gâteaux.

M. DUVERT.

On lui en achètera, ainsi qu'à Toto.

CLAIRE *et* TOTO.

Quel bonheur!

M. DUVERT.

Puisque Toto a son *sable*, il ne doit pas avoir peur.

TOTO.

Il n'a zamais peur.

M. DUVERT.

En ce cas, nous allons lui faire voir quelques animaux.

LOUISON.

Des animaux?

M. DUVERT.

Féroces, mais doux comme des moutons :

« On a limé leurs dents, rogné toutes leurs griffes ! »

TOTO.

Z'aime bien les animaux : on m'a donné un seval en bois et un sien en carton pour mes étrennes.

M. DUVERT.

Voici le tigre.

(Un tigre paraît.)

CLAIRE.

Oh! le gros chat!

M. DUVERT.

En effet, Claire a un peu raison : le tigre est un mammifère du genre chat. Il est à peu près de la même taille que le lion, mais il est plus bas sur jambes et plus mince que lui. Il a la tête plus petite et plus arrondie.

ÉDOUARD *et* BERTHE.

C'est vrai.

(Le tigre sort.)

M. DUVERT.

Cette fois voici un ours. Cet autre plantigrade est remarquable par sa taille, sa force, par la lourdeur de ses allures, et aussi par la facilité qu'il a de marcher debout sur ses pattes de derrière et de grimper sur les arbres.

ÉDOUARD.

Est-il vrai qu'il y en a de blancs ?

M. DUVERT.

Oui, dans les mers polaires, sur les îles de glace. Ces derniers nagent et plongent très-habilement. Vous pourriez, du reste, en voir au Jardin des plantes et au Jardin d'acclimatation, où je vous conduirai quelque jour.

ÉDOUARD.

Oh! cher père, aujourd'hui même.

BERTHE *et* CLAIRE.

Oui! oui!

M. DUVERT.

Aujourd'hui ?

LOUISON.

Nous vous accompagnerons, monsieur... si toutefois vous voulez bien le permettre ?

M. DUVERT.

Certainement.

BERTHE.

Vous consentez, cher papa ?

M. DUVERT.

Il le faut bien. Je n'ai jamais le courage de vous refuser!

TOUS LES ENFANTS.

Quel plaisir !

BERTHE.

Nous allons voir vivantes toutes ces méchantes bêtes qui viennent de défiler devant nous.

ÉDOUARD.

J'emporterai du pain pour les chèvres et les oiseaux.

M. DUVERT.

En ce cas, préparez-vous, mes chers amis. Nous allons au Jardin des plantes; dimanche, nous ferons notre visite au Jardin d'acclimatation.

TOUS.

En route !

AIR : *Nous n'irons plus au bois.*

Partons, vite, partons
Pour le Jardin des plantes :
Dans ces courses charmantes,
Tous, nous nous instruirons !

(La toile tombe)



UN MARDI-GRAS A VENISE.



UN MARDI-GRAS A VENISE

PROMENADE CARNAVALESQUE EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'intérieur d'un château, cour, jardin, rivière.

Personnages:
- LE BARON DE LARCY.
- LA BARONNE, sa femme.
- CHARLES, leur fils.
- LOUISE, leur fille.
- BOULINGRIN, jardinier du château
- TOINON, femme de Boulingrin.
- MASQUES.

SCÈNE PREMIERE

TOINON, BOULINGRIN.

TOINON.

Je vous dis, monsieur Boulingrin, que vous n'avez pas raison.

BOULINGRIN.

Et moi, madame Boulingrin, je vous répète, pour la dixième fois, que vous avez tort !

TOINON.

Monsieur le baron de Larcy, notre maître...

BOULINGRIN, *criant.*

Notre bon et excellent maître.

TOINON.

Sans doute.

BOULINGRIN.

Sans nul doute.

TOINON.

Laisse-moi donc achever.

BOULINGRIN.

Achève, ô mon épouse.

TOINON.

... T'a dit qu'il donnait aujourd'hui congé à tous ses gens ; l'a-t-il dit ?

BOULINGRIN.

Il l'a dit.

TOINON.

Or, tu es le jardinier du château ?

BOULINGRIN.

Je le sons.

TOINON.

Et moi, ton épouse, je sons la jardinière?

BOULINGRIN.

Tu la sons, itou.

TOINON.

A ce titre, nous faisons partie de ses gens.

BOULINGRIN.

Ah ! permettez, mame Boulingrin ; mé je n'sommes point un *gens*... ah ! mais non !

TOINON.

Quoi donc qu' t'es ?

BOULINGRIN.

Je sons un jardinier.

TOINON.

Et mé ?

BOULINGRIN.

Une jardinière.

TOINON

Alors, tu ne veux pas que nous profitions du Mardi-Gras pour aller nous promener ?

BOULINGRIN.

Je veux et je ne veux pas.

TOINON.

Explique-toi.

BOULINGRIN.

Je voulons ben me promener, mais quand j'aurons nettoyé les allées du jardin.

TOINON.

En ce cas, dépêche-toi.

BOULINGRIN.

Je me dépêcherons.

TOINON.

Va, cours... mais, va donc !

BOULINGRIN.

Ah ! permettez, mame Boulingrin, permettez ; mé, j'ons jamais pu m' dépéchai vite.

ENSEMBLE.

AIR : *A mon beau château.*

TOINON.

Va, pars à l'instant
Tout de suite
Et reviens vite.
Va, pars à l'instant :
Souviens-toi que l'on t'attend.

BOULINGRIN.

Je pars à l'instant
Tout de suite
Et je r'viens vite.
Je pars à l'instant :
Je saurons que l'on m'attend.

(Boulingrin sort.)

SCÈNE II.

TOINON.

Ce brave Boulingrin ne se doute pas qu'il va remplir un rôle dans la comédie que monsieur le baron et madame la baronne préparont pour amusai monsieur Charles, leur fils, et mademoiselle Louise, leur fille. J'apercevons monsieur Charles, esquivons-nous.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

CHARLES, *entrant.*

Depuis une heure que je suis à la fenêtre, je n'ai pas vu passer un seul masque!... De temps en temps j'entends le bruit criard d'un cornet à bouquin et quelques cris poussés par des gamins..., c'est tout! Un jour de Mardi-Gras, voilà qui me surprend.

(*Le baron paraît au fond.*)

CHARLES, *continuant.*

Mon père m'a toujours dit que le carnaval est une époque de fêtes, de bals, de promenades et de cavalcades grotesques.

LE BARON, *s'avançant.*

Autrefois, oui.

CHARLES.

Vous étiez là, cher père?

LE BARON.

Oui, mon ami.

CHARLES.

Et vous m'avez entendu?

LE BARON.

Sans doute, puisque j'ai ajouté: « Autrefois, oui. »

CHARLES.

Et maintenant?...

LE BARON.

Autres temps, autres mœurs!... Le carnaval des rues est mort! bien mort!

CHARLES.

Tant pis !

LE BARON.

Peut-être.

CHARLES.

Cela devait être si amusant ! Ces costumes bariolés, ces types plaisants, ces refrains joyeux...

LE BARON.

En effet, c'était très-amusant, quand cela ne dégénérait pas en licence, quand la gaîté était bruyante et communicative, sans tomber dans la saturnale.

CHARLES.

Ce qui arrivait quelquefois, mon cher père ?

LE BARON.

Pas souvent, trop souvent ! (*A part.*) Heureusement on a supprimé cette descente de la Courtille, si bruyante, mais si grossière.

CHARLES.

J'aurais été bien joyeux de voir une fois, une seule fois, le carnaval et toutes ses splendeurs !

LE BARON.

Qui t'a donné ce désir ?

CHARLES.

Un vieux journal illustré, qui date, je crois, de 1830, et dans lequel j'ai trouvé des dessins très-pittoresques du carnaval de Venise.

LE BARON.

Eh bien ! veux-tu que je vous fasse assister, ta sœur et toi, à un carnaval italien ?

CHARLES.

Que voulez-vous dire ?

LE BARON.

Veux-tu que nous passions le Mardi-Gras à Venise ?

CHARLES.

Quelle plaisanterie ! Comment cela se pourrait-il, puisque nous sommes à Paris ?

LE BARON.

... Je te promets que nous assisterons, de la place Saint-Marc, à la grande fête païenne.

CHARLES.

La place Saint-Marc ?

LE BARON.

Oui, de là le coup d'œil sera charmant. Sur cette place, cadre magnifique, sont réunis les souvenirs historiques de Venise, l'ancienne reine de l'Adriatique ; de Venise, illustre république qui a vécu, pendant quatorze siècles, d'une vie glorieuse !

CHARLES.

Comment, Venise ?...

LE BARON.

Doit son origine à quelques familles qui, fuyant devant les hordes sauvages d'Attila, vers 452, se réfugièrent dans les îles des lagunes.

CHARLES.

Allons à Venise... Mais vous me promettez que nous verrons des masques?

LE BARON.

Certes! là, comme dans le Paris de ma jeunesse:

«Pierrots et Paillasses.
Beaux esprits cocasses,
Charment, sur les places,
Le peuple ébahi.»

CHARLES.

Quand partirons-nous?

LE BARON.

Dans un instant.

CHARLES.

Je cours prévenir ma sœur.

LE BARON.

Bien. Nous vous attendrons ici.

(Charles sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, *puis* LA BARONNE.

LE BARON.

Allons, tout marche à merveille!

LA BARONNE, *entrant.*

Eh bien?

LE BARON.

Eh bien, baronne, tout a réussi!

LA BARONNE.

Charles... ?

LE BARON.

Charles, tout joyeux d'apprendre que les masques, qu'il ne voit pas dans la rue, vont venir ici, est allé prévenir sa sœur.

LA BARONNE.

Le grand décor est placé, la gondole nous attend, tout est donc prêt pour la fête.

LE BARON.

Fort bien !

LA BARONNE, *écoutant.*

J'entends Louise.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Mon cher papa, ma chère maman, Charles vient de m'apprendre que nous allons tous passer la journée à Venise.

LA BARONNE.

As-tu fait tes préparatifs de départ ?

LOUISE.

Oh ! cela ne sera pas long. Ma chère maman, me sera-t-il permis d'emmener notre fidèle Toto ?

LA BARONNE.

Bien volontiers.

LOUISE.

En ce cas, je cours le chercher. Ce pauvre chien a depuis longtemps envie de voir la mer; il va être bien joyeux.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON.

Vous le voyez, tout va au gré de nos désirs.

LA BARONNE.

Heureux âge! âge de naïve confiance, de douce crédulité!

LE BARON.

Tout conspire avec nous pour que notre projet soit conduit à bonne fin. Le temps même nous est favorable.

ENSEMBLE.

AIR *des Conspirateurs* (*La Fille de madame Angot.*)

Oui tout conspire
Pour, qu'en secret,
Chacun admire
Notre projet.
Vers la Venise
Qu'on construit là
La douce brise
Nous guidera! } *Bis.*

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARLES, LOUISE, UN PETIT CHIEN.

LOUISE *et* CHARLES.

Nous voici.

LE BARON.

En ce cas, embarquons-nous !

LOUISE *et* CHARLES.

Où donc?

LA BARONNE.

Regardez de ce côté.

LOUISE *et* CHARLES.

Oh ! la délicieuse barque !

LA BARONNE.

C'est une gondole vénitienne.

LE BARON.

Qui va nous transporter rapidement à Venise. (*Bas à la baronne.*) Leur ignorance de la géographie nous permet de risquer cet innocent mensonge.

TOUS.

Partons vite.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *dans une jolie gondole qui passe lentement pendant l'ensemble suivant.*

ENSEMBLE.

AIR : *Bon voyage, monsieur Dumollet!*

En voyag' partons à l'instant,
Notre gondole
Vers Venise s'envole;
En voyag', partons à l'instant,
Le carnaval ne dure qu'un moment. (*Bis.*)

(*La gondole disparaît.*)

SCÈNE IX.

BOULINGRIN, TOINON, *costumés et masqués.*

BOULINGRIN.

Par exemple! j'en revenons point! Et j'y comprenons rin, foi de Boulingrin! qui est mon nom propre, mon propre nom et celui de mes ancêtres.

TOINON.

Tu n'as point besoin de comprendre.

BOULINGRIN.

Mais enfin, ce costume, Toinon?

TOINON.

Te va à merveille.

BOULINGRIN.

Mais ce nez, cet affreux nez, qui défiguront mon physique.

TOINON.

Tu l'ôteras après la fête.

BOULINGRIN.

A la bonne heure! Du reste, je sons très-satisfait de voir ma petite Toinon habillée en Écossaise de l'Ecosse.

TOINON.

Allons prendre notre place dans le cortége.

BOULINGRIN, *riant.*

Ho! ho! ho! Allons-y gaîment! comme on dit dans les salons de la capitale.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

Un magnifique palais vénitien est placé à la droite du spectateur.

LE BARON, LA BARONNE, LOUISE, CHARLES, *tous quatre à pied.*

CHARLES.

Ainsi nous sommes à Venise?

LOUISE.

Tu le vois bien, mon cher Charles, ce beau palais e rappelle en rien les monuments de notre pays.

CHARLES.

Je me suis endormi dans la gondole.

LOUISE.

Moi de même.

CHARLES.

Aussi le trajet ne m'a-t-il pas paru long.

LOUISE.

C'est comme moi.

(*On entend une musique bruyante.*)

LOUISE.

Papa, maman, voici des masques.

CHARLES.

Ah! cette fois, nous ne sommes plus à Paris.

(*Des masques passent en battant la caisse et en sonnant bruyamment de la trompe.*)

LE BARON.

Entrons dans le palais, pour assister à la fête.

LOUISE *et* CHARLES.

Vive le carnaval !

(*Ils entrent tous dans le palais.*)

SCÈNE XI.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT.

Voyons, ami Arlequin, laisse ta batte en repos.

ARLEQUIN.

Sangodémi ! la main me démanse.

PIERROT.

Alors, frappe ailleurs que sur mon dos.

ARLEQUIN.

Pourquoi ? puisque ton zoli dos il est à portée de ma batte lézère.

PIERROT.

Tu as donc l'âme aussi noire que le visage ?

AIR : *Au clair de la lune.*

Au clair de la lune
Tu frappes Pierrot ;
Tu m' prends pour enclume,
Tu frapp's comme un pot.
Cogner de la sorte,
J'ai les reins en feu !
Il faut que je sorte
Pour l'amour de Dieu.

ARLEQUIN.

Allons, ne te fâches pas contre ce pauvre Arle*quin qui n'a...*

PIERROT.

Comment : Quinquina !

ARLEQUIN.

Qui n'a... pas le désir de te fâcher.

PIERROT.

A la bonne huile!

ARLEQUIN.

D'autant plus que tu dois être très-malade.

PIERROT.

Pas le moins du monde.

ARLEQUIN.

Je t'assure que si.

PIERROT.

Je te jure que non !

ARLEQUIN.

Cependant, tu es très-pâle.

PIERROT.

Parce que j'ai la peau blanche; tu ne peux pas en dire autant, toi.

ARLEQUIN.

Et puis, tu as le corps couvert de boutons.

PIERROT.

Ce n'est pas mon corps, Arlequin, c'est mon habit.

ARLEQUIN.

On peut jouer aux dominos avec toi.

PIERROT.

Qu'est-ce à dire?

ARLEQUIN.

On est sûr d'avoir blanc partout.

PIERROT.

Tu ne dis que des Arlequinades.

ARLEQUIN.

Sans doute : je suis l'ancien mime des Romains, italianisé ; le bouffon à tête rase de Voscius.

PIERROT

Au revoir.

ARLEQUIN.

Du tout, je ne te quitte pas.

PIERROT.

Je me sauve.

ARLEQUIN.

Je te suis et te poursuis.

(Ils sortent en courant.)

SCÈNE XII.

PAILLASSE. *Il entre en criant.*

Ohé ! ohé ! les autres, ohé !
Ohé ! ohé ! les autres.

AIR : *J' suis né Paillasse, et mon papa* (BÉRANGER).

J' suis né Paillasse, ça se voit
A mon joli costume.
Aussitôt que l'on m'aperçoit
On rit : c'est la coutume.

Ma toile à carreaux,
Sur tous les tréteaux,
Apparut à la ronde.
Je l' dis, sans détours,
J'ai fait tous les tours
Y compris l' tour du monde !

AIR : *A peine au sortir de l'enfance* (Joseph MÉHUL).

A peine au sortir de l'enfance,
Trente-cinq ans au plus je comptais,
J'étais naïf, plein d'innocence,
Comme au doux temps où je tétais !

Pour lors, un jour l'auteur des miens me dit : « Paillasse, va voir l'heure en bas chez le laitier. » — Moi j' vais voir chez le *layetier emballeur*... Quand je remonte, papa m' dit, qui m' dit, dit-il : « J'ai fait ton paquet dans une paire de chaussettes, tu vas m' tourner les talons. » Je partis à pied, à cheval, en voiture, en ballon, en chemin de fer, en bateau à vapeur, en tramway. Je marche aujourd'hui, je marche demain : à force de marcher, j' fais beaucoup d' chemin.

SCÈNE XIII.

PAILLASSE, BAMBOCHE.

BAMBOCHE, *voix enrouée.*

Que fais-tu là, imbécile ?

PAILLASSE.

— « Imbécile ! » C'est quelqu'un qui me connaît. Tiens, c'est monsieur Bamboche.

BAMBOCHE.

Soi-même.

PAILLASSE.

Mon estimable et honoré maître.

BAMBOCHE.

Qui ne te gardera pas longtemps à son service si tu continue à bavarder, au lieur de vernir sa chaussure et de battre ses habits.

PAILLASSE.

Mais, patron, j'ai verni vos habits et battu votre chaussure.

BAMBOCHE.

Cet animal-là n'en fera jamais d'autres.

PAILLASSE.

Animal... animal... enfin !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN DIABLE, *qui entre en dansant.*

LE DIABLE.

Place, place au savant sorcier Paragarafaramus.

PAILLASSE *et* BAMBOCHE.

Un sorcier !... sauvons-nous !

(*Ils sortent, chassés par le diable.*)

SCÈNE XV.

LE SORCIER.

Je suis le sorcier Paragarafaramus. Depuis deux mille trois cent vingt-deux ans, six mois, trois jours et quatre minutes j'étudie la conjonction des astres, les phénomènes de la nature... Je prédis le passé, le présent et l'avenir ! — Qui veut consulter le savant sorcier ?

SCÈNE XVI.

LE SORCIER, CHARLES.

CHARLES.

Moi.

LE SORCIER.

Toi !... tu n'as donc pas peur ?

CHARLES.

Non... c'est-à-dire... un peu.

LE SORCIER.

A la bonne heure ! Nul ne saurait me mentir : je lis dans le fond des cœurs, comme dans un livre. — Que veux-tu savoir, enfant ?

CHARLES.

Le passé.

LE SORCIER.

Le passé. Tu le connais aussi bien que moi! D'ailleurs, ton passé ne tient pas beaucoup de placeé pour un homme qui a vécu plus de deux mille ans. N'importe ! je vais te satisfaire : ton enfance a ét,

heureuse et dorée. Tes excellents parents ont semé des fleurs sur ton passage, depuis ta sortie du berceau jusqu'à ce jour.

CHARLES.

C'est vrai, je n'ai jamais formé un désir sans que ce désir fût exaucé.

LE SORCIER.

Pour toi le présent est aussi heureux que le passé. Ta vie est une féerie perpétuelle! N'oublie pas, enfant, que tout âge a ses devoirs, ses obligations.

CHARLES.

Que voulez-vous dire, savant sorcier?

LE SORCIER.

Que tu n'es pas toujours appliqué à l'étude; que, parfois, tu consacres au jeu le temps que tu devrais employer à apprendre tes leçons.

CHARLES.

C'est si bon de jouer!

LE SORCIER.

Je le sais: j'ai été jeune aussi.

CHARLES.

Il y a longtemps!

LE SORCIER.

Oui: j'ai joué aux barres avec Annibal, le héros carthaginois, et aux billes avec Scipion l'Africain.

CHARLES.

Comment, on jouait déjà aux billes dans ce temps-là ?

LE SORCIER.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. En échange des bontés incessantes que tes parents ont pour toi ; de cette sollicitude, qui ne se dément jamais, sois studieux, docile, appliqué.

CHARLES.

Je vous le promets.

LE SORCIER.

En travaillant à leur donner cette satisfaction, tu travailles pour toi-même. L'instruction est répandue aujourd'hui dans toutes les classes : il n'est plus permis d'être un ignorant, et, sache-le, on n'apprend bien que dans la jeunesse. A cette heureuse époque de la vie la mémoire, cet admirable don de la Providence, est souple et malléable.

CHARLES.

C'est vrai : il ne me faut qu'une heure pour bien savoir toutes mes leçons.

LE SORCIER.

Une heure !... c'est-à-dire la vingt-quatrième partie d'une journée.

CHARLES.

Oui.

LE SORCIER.

Consacre donc cette heure à apprendre. Plus tard tu comprendras que l'étude est un bienfait immense, une source de satisfactions et de petits bonheurs !

CHARLES.

Je vous le promets.

LE SORCIER.

Je te quitte : d'autres enfants me réclament. Adieu, souviens-toi.

(*Le sorcier sort.*)

SCÈNE XVII.

CHARLES.

Il a raison. Je le sais, et pourtant, bien souvent, je n'ai pas la force de dompter mon goût pour le jeu. Mais, pour plaire à mes parents, pour obtenir une bonne place dans les concours, je travaillerai avec plus de courage, je le jure !

SCÈNE XVIII.

CHARLES, LE BARON, LA BARONNE, LOUISE.

LE BARON.

Bien dit !

CHARLES, *surpris.*

Vous m'avez entendu ?

LA BARONNE.

Oui, mon cher fils.

LOUISE.

Oui, cher frère, et ce que tu as dit me servira de leçon, d'enseignement.

LE BARON.

Je crois, mes chers enfants, que ce carnaval aura de bons résultats.

CHARLES.

Il n'est tel que le carnaval de Venise.

LA BARONNE.

Certes.

LOUISE.

Si nous étions restés à Paris, nous n'aurions pas vu de masques, de gondoles.

CHARLES.

Et je n'aurais pas reçu de conseils de ce savant sorcier.

LE BARON.

C'est juste.

CHARLES.

Dès que nous serons de retour à Paris, je veux me mettre résolûment au travail

LE BARON.

En attendant, demandons encore à Venise et au carnaval d'innocentes distractions.

(*Musique bruyante. Chant animé.*)

Mardi-gras
N' t'en va pas,
J' f'rons des crêpes,
J' f'rons des crêpes.
Mardi-gras
N' t'en vas pas,
J' f'rons des crêpes et t'en auras.

CHARLES.

Encore des masques!

Un marquis passe en saluant; il est suivi d'un singe, qui fait des gambades et des grimaces. Toinon et Boulingrin entrent dans leurs costumes de carnaval.

SCÈNE XIX.

CHARLES, LE BARON, LA BARONNE, LOUISE, TOINON, BOULINGRIN.

TOINON *et* BOULINGRIN.

Ohé! ohé! les autres, ohé!
Ohé! ohé! les autres!

LOUISE.

C'est singulier : on parle ici le langage parisien!

LA BARONNE

Licence de carnaval.

TOINON.

Bonjour, monsieur Charles.

BOULINGRIN.

Bonjour, mam'salle Louise.

LOUISE.

Ils nous connaissent!

TOINON.

Amusez-vous bien.

BOULINGRIN.

Chacun un bonsoir, tout le monde et la compagnie, sans vous oubliai, m'sieur le baron et m'ame la baronne.

CHARLES.

C'est étrange : je connais cette voix.

LE BARON, *bas à la baronne.*

La ruse va être découverte.

LA BARONNE, *bas au baron.*

Oui, ce Boulingrin a un organe compromettant. (*Haut.*) Allez-vous-en, beaux masques, et bien du plaisir!

TOINON *et* BOULINGRIN.

Salut bien, tout le monde.

(*Toinon et Boulingrin sortent en chantant.*)

Ohé! ohé! les autres, ohé!
Ohé! ohé! les autres!

LOUISE.

C'est charmant!

CHARLES.

Oh! maman, voyez donc la superbe voiture!

LE BARON.

Elle vient de ce côté.

CHARLES *et* LOUISE.

Quel plaisir!

(*Une grande voiture remplie de masques arrive lentement sur la scène.*)

CHOEUR DES MASQUES.

AIR : *Savez-vous planter les choux.*

Viv' viv' le carnaval!
Chacun chante,
Ça m'enchante.
Viv' viv' le carnaval :
C'est un plaisir sans égal!

LE POSTILLON.

Gare! gare! les bourgeois!

LE BARON *et* LA BARONNE.

Rangeons-nous! (*Ils se retirent avec leurs enfants.*)

UN JEANNOT, *buvant.*

AIR : *Savourons le jus de la treille.*

Savourons le jus de la treille:
Qui veut boire un verr' de mon vin?
Admirez sa couleur vermeille :
Il est fait avec du raisin!

UNE FOLIE.

Je suis la Folie : voyez les grelots qui ornent mon casque: grelottez, grelots!

AIR *du Reveil-Matin.*

Tin, tin, tin! (*Bis*).
La Folie
Charme la vie.
Tin, tin, tin!
Du soir au matin.

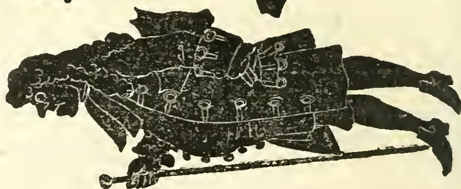
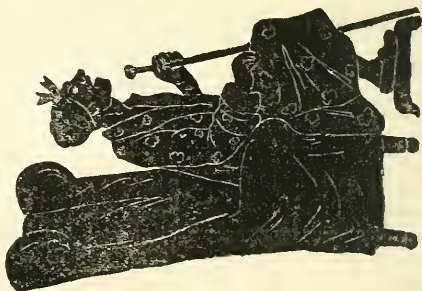
(*Musiques bruyantes, grelots, crécelles.*)

TOUS LES MASQUES.

Vive le carnaval de Venise!

(*La toile tombe*).





LE MALADE IMAGINAIRE

COMÉDIE EN UN ACTE

Personnages :

- BEAUTRU, pelletier-fourreur.
- BÉLINE, sa sœur.
- ANGELIQUE, sa nièce.
- TOINETTE, servante de Béline.
- CRISPIN, valet de Beautru, sous le costume de Polichinelle.
- CLEANTE.
- Le docteur PURGON.
- DIAFOIRUS, apothicaire.
- Thomas DIAFOIRUS, son fils.
- FLEURANT, élève apothicaire.
- La petite LOUISON.
- Docteurs, Archers, Apothicaires, Musiciens et Masques.

(Le théâtre représente l'appartement de Beautru.)

SCÈNE PREMIÈRE.

TOINETTE, *appelant.*

Crispin !... Comment ! le fidèle serviteur de M. Beautru ne répond pas ! Son maître, le digne pelletier-fourreur de la rue aux Ours, est revenu du Palais-Mazarin fort malade, d'une maladie à laquelle M. Purgon, le docteur en renom, ne comprend rien. (*Elle appelle.*) Crispin !

SCÈNE II.

TOINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Le Crispin demandé.

TOINETTE.

C'est, ma foi, vrai. Pourquoi ce déguisement?

CRISPIN.

Madame Béline, la sœur de mon maître, voyant que les onguents et les drogues ne rendent pas la santé à son frère, m'a consulté à ce sujet.

TOINETTE, *riant.*

Un beau donneur de conseils ! ha ! ha ! ha !

CRISPIN.

Ne ris pas, Toinette. Si je parviens à guérir mon maître, madame Béline me donnera cent pistoles. J'ai convoqué mes amis, Scapin, Scaramouche, Mascarille et Pantalon, et nous avons décidé, arrêté...

TOINETTE, *vivement.*

Quoi donc ? parle vite !

CRISPIN.

D'abord de ne te rien dire, et ensuite... ensuite... Avant ce soir tu sauras le reste.

TOINETTE.

Voyez le beau discret ! Allons, conte-moi tout.

CRISPIN.

Non, ma mie. Depuis cinq ans que nous servons

tous deux dans cette maison, je vous ai offert nonante fois mon cœur et ma main ; vous m'avez toujours répondu en me riant au nez : je me venge !

TOINETTE.

Si tu guéris ton maître, si tu touches les cent pistoles, je m'engage à devenir ta femme. Je vais porter ce jus d'herbes au malade.

ENSEMBLE.

AIR : *A mon beau château.*

Allons bon espoir,
Confiance
En { ta / ma } science.
Allons bon espoir,
Confiance en { ton / mon } savoir.

(*Crispin sort.*)

SCÈNE III.

TOINETTE, BÉLINE *et* ANGÉLIQUE.

BÉLINE.

Eh bien ! Toinette, comment va mon frère ?

TOINETTE.

Heu ! Tantôt il se plaint de la tête et tantôt des pieds.

ANGÉLIQUE.

Mon pauvre oncle !

BÉLINE.

Qu'as-tu mis dans ce jus d'herbes ?

TOINETTE.

Oseille, laituc, cerfeuil, belle-dame et beurre bien frais.

BÉLINE.

Porte-le de suite. Nous allons consulter M. Purgon : nous serons de retour dans un instant.

(*Béline et Angélique sortent.*)

SCÈNE IV.

TOINETTE, BEAUTRU.

BEAUTRU, *entrant lentement.*

Aïe!.. Ah! la tête!.. Aïe!.. Ah! les pieds!.. Aïe!.. Ah! le tout! Et personne près de moi; ni ma sœur, ni ma nièce, ni Toinette!

TOINETTE.

Monsieur, je sons là, près de vous, votre jus d'her bes à la main. Buvez vite, ça flaire comme baume

BEAUTRU.

Bois toi-même. Mon docteur est-il venu?... Aïe! Oh!

TOINETTE.

Pas encore. Madame et votre nièce sont chez lui.

BEAUTRU.

Et maître Diafoirus, mon apothicaire?... Oh! là là!

TOINETTE.

Je ne l'ons point vu non plus.

BEAUTRU.

Va à ta cuisine; dès que l'un d'eux... aïe! se présentera, amène-le céans.

TOINETTE.

Bien, notr' maître.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BEAUTRU, *seul.*

Asseyons-nous (*Il se place dans le fauteuil*). Aïe! Il est bien dur, ce fauteuil! Oh! la la! Cette maladie est bizarre. Il y a huit jours je m'étais rendu au Palais-Mazarin, pour porter au ministre un superbe manteau doublé de petit-gris. J'attendis longtemps, j'avais faim, j'avisai sur une table une collation préparée pour Son Éminence... Il y avait un certain gâteau, dont l'odeur et la mine m'alléchèrent fort... Aïe! aïe! Me voyant seul, je me risquai à goûter ce gâteau; j'en pris une bouchée... délicieux!... deux... exquis!... Le gâteau tout entier y passa! Quand je rentrai chez moi, je ressentis des... des nécessités impérieuses. Aïe!... Ai-je été empoisonné? Je n'ose avouer le fait: si le ministre apprenait que j'ai mangé son gâteau, il me ferait jeter à la Bastille!

SCÈNE VI.

BEAUTRU, LE DOCTEUR PURGON.

PURGON.

Serviteur!

BEAUTRU.

Bonjour, docteur Purgon.

PURGON.

Comment passâtes-vous la nuit? dormîtes-vous ? sommeillâtes-vous ?

BEAUTRU.

Je ne *sommeilla* point, mais je dormis à poings fermés.

PURGON.

Remplîtes-vous régulièrement vos fonctions ?

BEAUTRU.

Hélas ! non. Point ne pus... point ne pus !

PURGON.

Purgarum et lavementarum, plusieurs fois

BEAUTRU.

Plusieurs *foisrarum*.

PURGON.

Mangez des pruneaux, vous aurez le ventre libre : *liberum venter*. Je vais vous envoyer Diafoirus ; le mal est entêté : ne l'attaquons pas par devant, au contraire...

BEAUTRU.

Au contraire ! en ce cas, attaquez-le par derrière.

PURGON.

Il y a du fondement dans ce que vous dites. Au revoir. Ne bougez, ne bougez.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

BEAUTRU.

Quel habile homme ! Décidément, je suis malade, je dois être malade.

(*Diafoirus entre avec son fils Thomas.*)

DIAFOIRUS.

Monsieur Beautru, permettez-moi de vous présenter mon fils et élève, Thomas Diafoirus, un habile homme, qui saigne, purge, médicamente quasi comme son papa. (*A Thomas.*) Saluez, Thomas, mon fils.

(*Thomas salue en sautant.*)

DIAFOIRUS.

Je viens de remettre à votre servante douze boîtes de pilules, vingt flacons d'élixir et quatorze bocaux de *sangue-sucs*.

BEAUTRU.

Miséricorde ! vous allez me ruiner !

THOMAS, *d'une voix flûtée.*

N'ayez crainte, point ne vous écorcherons... M. Fleurant, notre aide et préparateur, est ici, avec un joli, mignon, petit clystère.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FLEURANT.

FLEURANT.

Prenez chaud, chaud, chaud !..

BEAUTRU.

Remportez, remportez!

THOMAS.

Octroyez-moi la faveur de le prendre de ma main.

BEAUTRU.

Non, non, cent fois non!

AIR: *Ah! c'est donc toi, madame Barras.*
(La Fille de Madame Angot.)

DIAFOIRUS, THOMAS *et* FLEURANT.

Vous décidez-vous?

BEAUTRU.

Non, non, non!

DIAFOIRUS, THOMAS *et* FLEURANT.

C'est l'ordre de maître Purgon :
Il faut le prendre et sans retard ;
Vous pourrez le rendre plus tard.

BEAUTRU.

Non, je demande à réfléchir....

DIAFOIRUS, THOMAS *et* FLEURANT.

Eh! pourquoi?... Laissez-vous fléchir :
Il ne faut qu'un bon mouvement
Pour accepter un lavement.

BEAUTRU.

J'aimerais mieux un peu de thé.

DIAFOIRUS, THOMAS *et* FLEURANT.

C'est l'ordre de la Faculté :
C'est un ordre supérieur ..

BEAUTRU.

Moi, je le crois postérieur.
Allons ! sachez vous taire .
Je suis le maître ici.

DIAFOIRUS, THOMAS *et* FLEURANT.

Prenez donc ce clystère (*Ter.*)
Et vous direz merci.

BEAUTRU, *se sauvant.*

Sauve qui peut !

(*Ils sortent en courant et en poursuivant Beautru.*)

SCÈNE IX.

TOINETTE.

Que se passe-t-il? Depuis que le digne M. Beautru s'est mis dans l'esprit qu'il est malade, c'est toujours quelque comédie nouvelle.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

BEAUTRU, LA PETITE LOUISON,

BEAUTRU, *essouflé.*

Ouf ! ouf ! Je suis essouffl... essouffl... essoufflé ! Asseyons-nous.

(*Il s'assied.*)

LA PETITE LOUISON.

M. Polissinelle, accompagné d'une troupe de masques, arrive céans.

BEAUTRU.

Si tu mens, petite Louison, gare aux verges !

(*Louison se sauve ; Crispin entre, puis des musiciens et des masques.*)

SCÈNE XI.

BEAUTRU, CRISPIN, MUSICIENS, MASQUES.

CRISPIN, *déclamant.*

Polichinel-Crispin vient, seigneur, vous guérir :
Votre rate est enflée, il faut vous divertir !

(*Un berger et une bergère exécutent un pas de danse et sortent. Un faune et une bacchante dansent à leur tour. Beautru se met à danser avec eux.*)

BEAUTRU, *essoufflé.*

Ouf ! ouf ! me voici, de nouveau, essouffl... essouffl... essoufflé !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE DOCTEUR PURGON.

PURGON.

Que vois-je? des musiciens, des masques! Sortez, place au cortége de la science !

(*Crispin, les masques et les musiciens sortent.*)

SCÈNE XIII.

BEAUTRU, PURGON, *puis le défilé des docteurs et des apothicaires.*

BEAUTRU.

Mais je ne veux pas qu'ils partent : leur présence m'a guéri.

(*Les docteurs et les apothicaires défilent sur le chœur suivant.*)

Monsieur Beautru gueriraiüm
Purgarum, lavementarum.

(*Crispin entre, suivi du faune et des musiciens.*)

SCÈNE XIV.

CRISPIN.

A moi, Mascarille, Scapin, Pantalon ! chassons ces donneurs de clystères. (*Ils poussent devant eux les docteurs et les apothicaires.*)

BEAUTRU, *à Purgon.*

Docteur, je crois que je suis un malade imaginaire. Je me crois empoisonné depuis que j'ai mangé certaine tarte de la collation du cardinal. Une tarte aux amandes et au citron :...

PURGON.

Est-il vrai ? rassurez-vous : ce gâteau, qu'on a tant cherché, contenait un purgatif.

BEAUTRU.

Me voici guéri complétement. Oh! là! venez tous, je suis guéri !

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BÉLINE, ANGÉLIQUE, TOINETTE, *puis* CLÉANTE *et* TROIS ARCHERS.

BÉLINE.

Mon cher frère, Cléante, votre filleul, sollicite la main de ma fille?

CLÉANTE, *à Beautru.*

J'aime Angélique, elle ne me déteste pas : donnez-la-moi, je jure de la rendre heureuse !

BEAUTRU.

Mon cher Cléante, si ma sœur y consent, je donne de grand cœur mon autorisation.

BÉLINE.

En ce cas, il y aura ici une double noce, car Toinette épouse Crispin, à qui j'ai promis cent pistoles.

BEAUTRU.

Je double la dot !.. Docteur Purgon, vous serez du festin et du bal. J'ai fait diète pendant plusieurs jours, je veux me rattraper !

TOUS.

Vive M. Beautru ! vive le Malade imaginaire !

(La toile tombe.)

FIN.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi.

Vous n'aviez qu'un m
C'était de ne me
Vous l'avez fait : ma
C'est à moi d'en gémi
Heureux, dans mes m
Sert à vous les fa

LE BERG

Sur un tendre gazon
Laissait à ses pie
Et l'écoutait non
Sans lui répondre un
« Tournez du m
Lui disait-il lang
Bergère, après avoir a
Toute ma peine
Où vîtes-vous plu
Où voyez-vous p
Les aurai-je toujours,
Que l'un m'est inutile
Comment de vous s
Que dois-je?... » D'en
Voyant les yeux
S'appesantir et s
Elle s'endort! « A
Dit tout bas l'inn
Laissons-la donc en pai
Adieu ; repose, ingrate,
De ne pouvoir êtr
Dans la mélancolie, ain
A ces mots il passa dan
Pouvait-il pis ni
S'il eût voulu se v

PUBLICATIONS SPÉCIA

POUR L'ENFANCE

ET LA JEUNESS

Éditées par la Maison LE BAILLY.

ROMANCES, CHANSONS ET CHANSON

La Nuit de Noël.
Oh ! la musique.
Petit Lutin de la pension.
Petite Branche d'aubépine.
Le Petit Noël.
Le Petit Pleurnicheur.
Les Petits Bonheurs.
Les Petits Grillons.
Pour les Pauvres.
La Prisonnière et l'Oiseau.
Promesses de mon Parrain.
La Questionneuse.
Le Régent de Mathématiques.
Le Rêve du Proscrit.
Revenez Hirondelles.
Rien n'est beau comme la Patrie
La Rose Mousse.
Le Soulier dans la Cheminée.
Un Petit Sou, s'il vous plaît.
Le Vieux Trois-Mâts.
Les Vacances des Demoiselles.
Le Vin du Purgatoire.
La Lanterne Magique, duo,

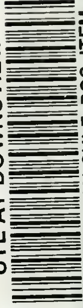
La Bête à Bon Die
La Caisse d'Éparg
Les Clochettes.
Le Coin du Feu.
Les Dénicheurs de
L'Ecole Buissonniè
Les Écoliers de Pc
Embarras d'une Pi
L'Enfant et l'Alou
L'Enfant et les Oi
Enfants et Fleurs.
L'É oile en Mer.
L'Examen de Géog
Examen du Papa
Les Fauvettes.
Grand papa Gâtea
L'Hirondelle et le
Je suis Frileuse.
Le Lac des Ondin
Mademoiselle Bon
Mademoiselle Fan
Le Nuage et l'Enf
La Barque et le V

Chaque Grand format, 1 franc; Petit format, 40 centim

Syllabaire Français-Anglais 1 Joli Volume in 18 50

Id. — Id. Allemand même format . . 50

Pellerin & Cie Imp. à Épinal


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 02 06 16 001 0